PALLI
Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala G. II. 32

Digitized by Google

III 6 II 32

Digitized by Google

# FLAMEN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

LE

# PÉCHÉ DE MADELEINE

TROISIÈME ÉDITION

Un volume grand in-18

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET

Digitized by Google

19113

# FLAMEN

PAR

L'AUTEUR DU PÉCHÉ DE MADELEINE

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Tous droits réservés

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

# FLAMEN

---

GUILLAUME DE LANDISAC A ALBERT D'ESTRIES

La Haie-au-Loup, novembre 18...

J'arrivais en Bretagne, il y a cinq mois, mon ami, quand ta lettre m'est parvenue malgré la fausse indication de l'adresse : je n'habite plus Ploërmel et je ne suis plus conseiller-général. Un autre a pris ma place; c'est, dit-on, un ami intime de la préfecture, un jeune auditeur au conseil d'État, qui danse à ravir. Je n'ai rien à dire contre cet écrou-

lement de mes dignités et de mes ambitions ; quand on a dissipé niaisement son patrimoine en quelques folles années, on est mal venu à se prétendre capable de veiller aux intérêts de son pays. Aussi me suis-je résigné de bonne grâce. Du moins n'emporté-je dans ma retraite ni rancune ni dépit : je n'ai pas à regretter de fausses démarches, ni d'humiliantes sollicitations, ni de compromettantes professions de foi. Je ne suis ni plus ruiné que je ne l'étais avant l'élection, ni plus fatigué de corps et d'âme, ni plus mécontent de l'existence, ni plus disposé à mépriser les hommes et à me croire victime de l'esprit d'intrigue des uns ou de la stupidité des autres. Au contraire, j'ai reconnu que mes concitoyens ont beaucoup de bon sens : pourquoi m'indignerais-je de n'avoir pas les bénéfices d'une fortune que j'ai perdue par ma faute.

ou d'une attitude politique que je n'ai pas voulu prendre? Résigne-toi donc à ne voir en ton ami qu'un très-modeste gentilhomme de campagne, et à le savoir heureux ainsi.

Il me reste, entre autres débris de ma fortune, un petit domaine de peu de rapport, mais de beaucoup d'agrément, où j'espère vivre sans peine avec mes neuf ou dix mille livres de rente. Tu vas rire, toi qui m'as vu à l'œuvre pendant ces douze infernales années que je viens de perdre en si joyeuse et si peu frugale compagnie. Eh bien! cher, depuis cinq mois que je suis ici, je n'ai pas eu un regret pour nos petits soupers galants et truffés, pour nos demoiselles fardées, pour les quatre coquins insolents qui, sous prétexte d'être à mon service, faisaient de ma vie un objet de pitié pour moi-même. Ici rien de pareil : la Haie-au-Loup (c'est le nom de mon domaine)

se compose de quelques bois et d'un petit logis sans caractère, assez fièrement campé sur la cime rocheuse d'une lande où la bise prend ses ébats et où sorciers et sorcières tiennent, dit-on, leurs assises; car nous sommes en plein pays de légende. De ma fenêtre, en regardant vers le couchant, mes yeux plongent dans les profondeurs de la forêt de Brocéliande, que Merlin a illustrée par ses amours et ses malheurs. Je vois d'ici le pli du vallon où coule la fontaine fatidique de Baranton. Là-bas, j'aperçois la gorge profonde du Val-sans-Retour, où le grand magicien périt victime d'un charme qu'il ne sut pas vaincre. Si le logis est médiocre, le cadre est splendide.

A l'intérieur, la maison est des plus modestes, et l'entretien n'exige pas un grand luxe de domestiques. Pour le moment, mes gens se réduisent à deux. Une vieille femme fort laide,

mais honnête, soigne le ménage et fait la cuisine. Si tu viens jamais me voir, tu reculeras, je t'en préviens, à l'aspect des mets rustiques, compactes, étranges, qui échappent parfois à l'inspiration patriotique de mon cordon-bleu; moi-même, j'ai eu quelques moments d'effroi, mais on s'y fait. A côté de ce haut dignitaire, investi de toute ma confiance et qui répond au nom de Marie-Josèphe, ricane sans bruit un jeune gars de vingt ans; celui-là ne parle pas et répond à peine, le plus souvent par signes, tout cela par amour-propre : il a peur de parler moins bien que son maître, et il ne veut pas lui donner cette satisfaction. Il a en revanche, à perpétuité, un rire muet et narquois qui me prouve clairement que le drôle me juge et que mes défauts lui crèvent les yeux. Avec ces deux êtres grotesques, je ne me trouverais pas mal servi, si je pouvais leur inculquer un

respect plus profond pour la propreté intérieure; mais chasser la poussière des lambris et des corniches, qui jamais a vu pareille invention? Pierre en a eu pour deux jours à se pincer les lèvres en me regardant; il m'a cru fou très-certainement.

Je vais heureusement avoir un renfort. Ma bonne vieille tante, mademoiselle d'Elleven, la propre sœur de ma mère, consent à venir demeurer avec moi. Elle est pauvre, très-pauvre même : du moins elle n'a pas à se reprocher d'avoir dissipé sa fortune; elle a trouvé moyen, au contraire, de vivre honorablement à Vannes avec une modeste rente de soixante louis environ; elle a su, avec si peu, faire du bien autour d'elle... Ah! cher ami, il me sera bon, je crois, de voir mademoiselle d'Elleven heureuse près de moi avec les miettes de mon passé.

En attendant, pour fuir la poussière qui envahit ma demeure, je passe ma vie à courir les bois ; je chasse le loup, le sanglier, sans compter le menu gibier, qui ne manque pas. Viens passer ici quelques semaines, et tu auras au retour de beaux exploits cynégétiques à raconter. Viens, et je te mène à l'assaut d'un vieux *solitaire* qui se moque impudemment des chasseurs du pays, et auquel j'ai juré guerre à mort. Si tu le veux, je te l'abandonne ; péril et gloire, tout sera pour toi. Doute après cela de mon dévouement !

## GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, décembre.

Mon empressement à te répondre te prouvera, mon vieux camarade, que tu t'alarmais à tort, et que mon cœur ne t'es pas fermé plus que par le passé ; tu connais ma vie comme ta propre vie, mon cœur mieux que le tien, sans doute. T'ai-je caché jamais ni une action, ni même une pensée ? Pourquoi redouterais-je tes conseils au moment où je suis résolu à les suivre ? Ne les ai-je pas recherchés alors même que j'y résistais ? Si je ne t'ai pas parlé de

Laure dans ma dernière lettre, c'est qu'il m'est pénible d'aborder ce sujet. Mon ami, c'en est fait de ce dernier amour, auquel j'ai dû de belles heures pourtant, et qui s'est éteint avec le dernier sourire de ma jeunesse; car je me sens vieux aujourd'hui que je suis seul, j'ai sur le cœur des pensées lourdes d'un siècle.

Que te dire de ma rupture avec Laure? Elle est de ces femmes qui veulent être perdues, ou bien elles se croient dédaignées : dans le soin que je prenais de son honneur et de son repos, elle n'a voulu voir que la froide prudence d'un amant désabusé. Je l'aimais bien pourtant... Hélas! ai-je jamais aimé? Quand je fais apparaître dans mon souvenir les têtes charmantes, à demi oubliées déjà, dont chacune a été mon idole d'un jour, je cherche vainement parmi elles la trace d'un sentiment

1.

vrai et profond. Si je pouvais rencontrer quelque chose de semblable dans ma vie, peut-être serais-je plus indulgent pour moi-même ; mais non, un tel amour m'eût préservé des autres. Je trompais Laure comme je me trompais moi-même. Il y a dans le sentiment qu'inspirent certaines femmes, dans l'âpre poursuite dont elles sont alors victimes, quelque chose d'ardent qui ressemble à la passion. On s'abuse en cherchant hors de soi-même l'objet de cette passion, on croit aimer parce qu'on désire, et l'on n'obéit en réalité qu'à un monstrueux égoïsme. Aimer, Albert, cela doit avoir un sens plus haut, n'est-ce pas? Quel sentiment indéfinissable, presque divin, avions-nous imaginé au début de la vie, parmi les premiers troubles de notre jeunesse encore pure? Si tu as rencontré quelque part notre beau rêve réalisé, dis-le moi, afin que je pleure de ne

l'avoir pas connu, de ne pouvoir plus le connaître.

Que deviens-tu sans moi? Qui est-ce qui pense encore à moi là-bas? Ah! mon ami, les morts vont vite, et je suis bien loin déjà du monde des vivants.

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, janvier.

Mademoiselle d'Elleven est arrivée, il y a trois semaines, par un de ces jours de pluie interminable et d'ouragan dont ce pays semble avoir le privilége. J'étais allé jusqu'à Ploërmel attendre l'arrivée de la voiture de Vannes, qui devait l'amener. Les arbres dépouillés. grelottant sous la pluie, la lande hérissée de rocs aigus, les routes défoncées, tout cet aspect morne de la froide saison me glaçait jusqu'à l'âme. Je redoutais presque l'arrivée de ma pauvre tante, que je m'attendais bien à

trouver transie, harassée, et plus triste que la bise d'hiver; mais le premier coup d'œil m'a rassuré. A travers les vitres ruisselantes et tachées de boue de la voiture, j'ai aperçu son large et bon visage épanoui par un sourire. Je l'ai embrassée de bon cœur pour ce sourire-là. — Mon Dieu, mon cher enfant, a-t-elle dit pendant que je l'aidais à descendre, êtes-vous devenu fou? Venir à Ploërmel par ce temps de loup-garou, c'est insensé. Et puis ne restez point ainsi sous ces ruisseaux qui tombent du ciel sur votre tête; pour l'amour de Dieu, mettez-vous à couvert.

Elle n'a point trouvé d'autres plaintes à exhaler après ce rude voyage, entrepris pour moi. Un tel oubli d'elle-même m'a touché; mais, hélas! mon ami, la pauvre demoiselle est sourde. Cette découverte, à laquelle je n'étais point préparé, et que ses lettres ne m'a-

grand, de meilleur, que je sens et que je ne puis nommer. C'est dans ces heures d'abattement qu'il est bon d'avoir près de soi une tendre affection, un cœur qui vous suit dans l'absence, — la bienvenue au retour, le foyer chaud et joyeux, le repas égayé par les doux *racontages* de la vie commune ou par l'échange des pensées trop lourdes, et jusqu'à la légère dépendance qu'on subit sans se plaindre. Voilà ce que j'avais rêvé; l'infirmité de ma pauvre tante a mis à néant une moitié de ce rêve. Depuis qu'elle est près de moi pourtant, la maison est devenue habitable. Marie-Josèphe modère un peu l'étrangeté de sa cuisine sibylline : à défaut de gaieté, la paix et l'ordre règnent partout. Ma bonne tante a pris possession de son gouvernement avec une joie d'enfant et cet aplomb modeste qui prouve qu'on ne se croit pas au-dessous de sa tâche. Elle m'aime de

tout son cœur, et il est très-doux d'être aimé ainsi. Et puis elle se trouve si heureuse, elle le dit avec tant d'ingénuité! Sérieusement elle n'imagine pas qu'on puisse être plus riche que nous le sommes, et plus d'une fois je l'ai surprise en extase devant les dorures ternies, les lampas fanés des meubles. Si tout cela n'est pas le bonheur, c'en est du moins un sourire.

## GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, janvier.

J'ai suivi ton conseil ; j'ai fait quelques visites, non pas dans les châteaux, presque tous déserts en cette saison, mais à Ploërmel même, chez les notabilités. Ah! cher Albert, il faut que tu sois doué à mes yeux d'une autorité singulière pour que je me sois résigné à pareille corvée. Que d'intérieurs grotesques, que de types vulgaires et de laids visages!... Ne va pas croire pourtant que tout soit ridicule dans nos provinces, que toutes les femmes soient laides, tous les hommes abrutis. Il y a

des exceptions, même à Ploërmel, et dans nos vieux châteaux je connais des familles où la distinction est héréditaire; mais on peut excuser un peu de mauvaise humeur chez un homme qui vient de passer deux jours aux prises avec les beaux-esprits de l'endroit et quelques commères à la langue affilée, qui n'auront pas attendu mon départ pour me mettre en pièces. On ne peut se faire une idée de l'incurable désœuvrement des petites villes enfouies au fond de nos provinces, et du besoin presque féroce que l'on a d'agiter une vie pesamment immobile, de dramatiser le néant; ce n'est pas la méchanceté qui déshonore les petites villes, c'est l'ennui. Aussi je n'ai pas été trop surpris d'apprendre qu'on me soupçonne d'être l'amant de madame X..., que je ne connais pas, et d'épouser la fille de l'adjoint, que je n'ai vue qu'une fois chez son

père à l'époque des élections, et dont je n'ai pas songé, je le jure, à attendrir le cœur. Je me souviens qu'en m'offrant une chaise avec une obligeance un peu brusque, la pauvre demoiselle déchira largement autour du bras le corsage de sa robe, trop bien ajustée sans doute sur sa taille puissante : la stupeur de la famille entendant le sinistre craquement de l'étoffe, le trouble de la coupable cherchant à dissimuler l'inconvenante blessure, abrégèrent ma visite. Je souhaite que ma femme, si jamais j'en ai une, ait un peu moins de majesté dans les formes et un peu plus de solidité dans ses ajustements.

La seule de mes expéditions qui mérite un souvenir détaillé, c'est ma visite chez la veuve d'un de mes anciens collègues du conseil-général, madame Lemouton de Kérangoat. Je ne sais si tu te souviens de *la Prée*; j'ai dû mêler

ce nom souvent à nos premières confidences, alors que j'étais enfant et amoureux de ma cousine Berthe. C'est une petite maison grise, enfouie sous le lierre et dominée par une tourelle pointue, surmontée d'une haute girouette : elle nous plaisait singulièrement à Berthe et à moi ; elle était alors inhabitée, et notre imagination romanesque y installait naïvement ses rêves ; nous faisions même le projet d'acheter la maison sur nos économies. Cette passion s'était si fortement emparée de notre esprit, que nous poussâmes l'héroïsme jusqu'à mettre rigoureusement de côté pendant deux mois tout l'argent que nous recevions pour nos menus plaisirs : je ne sais plus quelle grande tentation dissipa du même coup notre ambition et notre trésor. Depuis ce temps, Berthe est morte, et je n'avais pas revu la Prée ; aussi n'est-ce pas sans émotion que j'ai sonné l'autre

jour à la porte de la maisonnette où madame de Kérangoat vit depuis son veuvage. Je reconnaissais avec attendrissement le petit verger et ses pommiers inclinés par le vent, l'étroit jardin avec ses plates-bandes symétriques aboutissant à une charmille dont les feuilles desséchées jonchent en ce moment la terre. C'est là qu'est éclos mon premier rêve avec mon premier amour, si l'on peut donner ce nom à la tendresse enfantine que m'inspirait à douze ans la gentille Berthe. Un vieux jardinier, qui se promenait une bêche à la main dans les allées rectilignes du jardin, m'a introduit. Je ne pouvais, en le suivant, me défendre d'une sorte d'attendrissement superstitieux : il me semblait que cette maison, consacrée par mes plus purs souvenirs, ne pouvait m'être indifférente, et je redoutais presque de voir celle qui l'habite. Madame de Kérangoat pourtant n'a rien

en elle qui puisse effrayer. Elle était à demi couchée sur une causeuse, et semblait lire avec recueillement. Comme elle passe pour la perle du pays, je craignais de la trouver fort guindée, un peu bas-bleu et prétentieuse : elle n'est rien de cela, mais plutôt tout le contraire. Petite, pâle, avec les cheveux d'un blond fauve qui n'est pas sans éclat, elle parle, il est vrai, politique, discute avec assurance sur le monde, la littérature et les théâtres, mais tout cela faute de mieux, car elle ne craint pas de montrer ses dents blanches en riant de grand cœur à l'occasion, et ses yeux ont un clair rayon, quelquefois habilement voilé, qui fait songer à bien des choses. On ne peut nier aussi qu'elle n'ait une verve amusante et quelquefois une réelle éloquence au service d'une grande audace de sentiment. Bref, pour tout confesser, j'ai prolongé ma

visite au delà des limites ordinaires, je suis retourné la voir hier, et j'y dîne aujourd'hui; garde-toi cependant de me croire amoureux, car je ne fus jamais plus éloigné de l'être. J'oubliais de te dire qu'elle a la main fine et blanche, — tu sais mon faible pour cette petite perfection, — et le cou d'une souple rondeur, bien attaché à d'élégantes épaules. Je suis sûr que cette femme là est très-belle aux lumières.

Google

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup.

J'attendais de sages discours, mon cher Albert, de prudents avis. Tu me les as envoyés, tout est bien. Seulement je n'attendais pas un sermon aussi grave, armé de citations grecques et latines, sacrées et profanes. Tudieu ! quel zèle apostolique!... En vérité, tu fais à la pauvre Lucie de Kérangoat une bien grosse injure en la comptant parmi les piéges sans nombre que l'enfer a semés sous mes pas, et à chacun desquels j'ai laissé, je dois l'avouer, quelque peu de mes ailes. Si tu prends feu

ainsi au seul nom d'une femme et à la nouvelle que je l'ai vue trois fois en dix jours, que diras-tu de ma dernière aventure? Il n'est plus question de Lucie, de son cou blanc et de sa chevelure aux teintes fauves; c'est de bien autre chose qu'il s'agit. Mon vertueux ami, les landes infertiles de la Bretagne se sont fécondées pour moi, et dans ce pays de sorcières j'ai découvert une fée. Si tu ne crains pas de risquer ta conscience au récit de semblables maléfices, écoute mon histoire. Ce sera long, je t'en préviens : je compte ne te faire grâce d'aucun détail.

Il y a trois jours, je mariais la fille d'un de mes fermiers, — ce qui veut dire, comme tu le penses bien, que la belle Jeannic épousait, sans aucune participation de son seigneur suzerain, un robuste gars, large d'épaules, haut en couleur, orné de cheveux raides et durs

comme des chaumes. Tout mon rôle dans l'affaire s'est borné à offrir un cadeau à la mariée et à la conduire à la mairie et à l'église : je dus aussi, bien malgré moi, promettre de paraître au souper.

A la nuit tombante, je m'acheminai donc, le fusil sur l'épaule et mon chien sur les talons, vers le Pin-Bili, qui n'est pas à plus de trois kilomètres de la Haie-au-Loup. A mesure que j'approchais, j'entendais de plus en plus distinctement les sons perçants du biniou alternant avec les couplets d'une ronde, et le bruit sourd des sabots frappant l'aire de la grange. Je marchais sans me hâter sur la neige durcie, et je n'étais guère à plus de cent pas de la ferme, lorsque la porte de la grange s'ouvrit, et dans la baie lumineuse deux femmes parurent, se dirigeant vers le corps de logis principal. Tout à coup je les vis s'arrêter brusque-

ment, faire volte-face, et s'enfuir avec des cris aigus. Les chants, les danses, avaient subitement cessé, et l'on n'entendait plus à l'intérieur que de sourds chuchotements et des voix étouffées. Il me fallut frapper longtemps avant que le père Mathurin se décidât à ouvrir, et il ne le fit pas sans trembler. Le long cri d'effroi qui accueillit mon entrée me prouva qu'on me prenait pour un revenant, un *poulpiquet*, ou pour le diable en personne. Mon grand manteau et mon chien noir étaient sans doute seuls coupables de cette déroute. Il ne fallut rien moins qu'un baiser rudement appliqué sur les joues de la mariée pour la convaincre de mon identité : encore faisait-elle mine de trembler un peu; mais, par égard pour le nouvel époux, je ne voulus pas la rassurer plus complétement. Quand l'assistance fut bien convaincue que je n'etais pas Lucifer, tous les hommes unanime-

ment se déclarèrent prêts à affronter le diable avec ses cornes, et rejetèrent le désordre sur la poltronnerie des femmes; celles-ci ripostèrent avec aigreur, et la querelle se fût peut-être échauffée, si je n'avais pris le bras de la mariée pour la conduire au souper.

Le père Mathurin est un riche fermier; aussi le repas était-il splendide : oies grasses, canards aux oignons, andouilles grillées, lard rose et artistement taillé, veau à toutes les sauces, crêpes de blé noir larges comme un guéridon et minces comme une dentelle, caille-bottes, châtaignes bouillies, pommes rondes et vermeilles comme les joues des fillettes, tel fut le menu servi dans un ordre pittoresque dont je n'ai pas saisi la loi; le tout arrosé de cidre de l'année et de bon vin, sorti de ma cave, qui seul me soutenait contre les assauts livrés à mon estomac par la cuisine

indigène. Autour de la table, étroite et longue, nous étions tous assis sur les larges coffres en chêne à l'aide desquels on s'introduit, non sans peine, dans les chars-lits bourrés de paille jusqu'au plafond, et qui, avec leur petite ouverture ornée d'une grossière courtine, ressemblent à de gigantesques carrosses alignés le long des murailles. Par une porte basse ouverte tout au large, mes yeux plongeaient dans une immense pièce, à la fois étable et cuisine, d'où sortaient à chaque instant les servantes pliant sous le poids des rôtis ou le bras armé de cruchons de cidre mousseux. L'âtre, grand comme ton salon, dévorait, sans en paraître embarrassé, des arbres presque entiers, et projetait des lueurs vigoureuses sur les enchevêtrements de la charpente, où s'alignaient les piles de chanvre destinées au travail des veillées et les régiments de citrouilles, res-

sources de l'hiver, dont les faces blafardes et luisantes semblaient s'agiter sous le reflet mouvant de la flamme. Tout au fond, le mufle enfoui dans le foin et paresseusement couchées sur la litière fraîche, se groupaient les vaches et les bêtes de labour; des poules inquiètes remuaient sur leurs perchoirs, et un coq rouge, trompé par l'éclat du feu, annonçait de temps en temps le lever du jour d'une voix rauque et troublée qui provoquait chaque fois l'hilarité de l'assemblée.

On buvait, on chantait à la table des mariés; on s'embrassait sans sourciller, et le plus malin des gars faisait à ses voisines de bonnes grosses farces inspirées par la vieille gaieté gauloise.

— Je te dis, moi, disait en ricanant le grand Pierre, qu'à Concoret les saints *ne datent de rien.*

— Je te dis, moi, s'écriait un jeune gars, les oreilles rouges d'indignation, que les saints de Concoret se sont envolés au ciel aux yeux de tout le monde. Le curé, qui était nouveau-venu dans le pays, les avaient condamnés à être brûlés, parce que, paraît-il, ils n'étaient pas reconnus à Rome; mais la preuve que c'étaient de vrais saints, c'est qu'à peine furent-ils dans le four, on l'entendit éclater avec un bruit épouvantable, et les saints disparurent dans un nuage : mon père a vu ça.

— La belle malice! Le sacristain avait fourré de la poudre tout plein leur robe.

— Pierre, tu es un impie! Tu finiras mal, c'est moi qui te le dis!

Et le petit Firmin, s'élançant comme un bélier sur son adversaire, l'envoya, d'un coup de tête dans l'estomac, rouler au pied du dres-

soir, chargé de grossières verreries et de faïences qui rendirent en se heurtant un son plaintif; Pierre allait riposter, mais on les sépara : ils continuèrent encore quelques instants à s'injurier au nom de leurs saints, puis la paix se rétablit, et ce fut le tour des longs récits de revenants et de loups-garous. Chacun écoutait en frémissant et retenant son haleine, et l'on n'entendait plus que la voix mystérieuse du conteur et les rauques palpitations de l'horloge dressée le long du mur dans sa gaîne de bois sombre aux angles brillants de cuivre. Quelquefois le souffle sonore d'une des bêtes endormies dans la pièce voisine faisait passer un frisson sur l'assemblée entière : on se détournait avec épouvante; puis, devant le regard effaré de son voisin, on éclatait de rire. Cela redonnait du courage, et après avoir bu un nouveau coup, on secouait pour un moment cette op-

pression de terreur superstitieuse, délices et tourment des imaginations bretonnes.

Cependant tout finit en ce monde, même une noce de campagne. J'avais donné le signal du départ, et les invités se dispersaient par petites bandes, plus ou moins nombreuses selon la direction que chacun devait prendre. Cinq ou six hommes et autant de femmes s'étaient joints à moi. Il faisait très-froid : la lune répandait une lumière d'une rare intensité, accrue encore par l'éclat de la neige; l'air était si léger et si calme que le moindre bruit retentissait à de longues distances. Nous longions la forêt, rasant les arbres chargés de givre, dont les ombres se projetaient sur le sol blanchi. Il y avait des loups qui hurlaient au loin, et les chiens du pays leur répondaient par un chœur formidable. — C'est la chasse du Bois-Jagut qui passe, disaient les

femmes en se signant, et aussitôt histoires de défiler, plus effrayantes les unes que les autres, en sorte que toutes les cervelles étaient à l'envers, et que les femmes se serraient autour de moi comme des brebis à l'approche du loup, tandis que les garçons leur marchaient sur les talons sans se piquer d'héroïsme. Nous traversions une lande qui domine un vaste horizon et qu'un ravin coupé à pic sépare de la forêt de Brocéliande. Au fond de cette gorge coule un ruisseau qui parfois se donne des airs de torrent, et qui va se jeter, à quatre ou cinq cents mètres de là, dans trois étangs successifs que le ravin, subitement élargi, enserre de toutes parts. Cette nuit-là, les eaux, capricieuses, étaient muettes, emprisonnées sous une couche de glace. Le sol de la lande, partout déchiré par les pointes du roc, qui s'élançent parfois à

une grande hauteur, rend la marche presque périlleuse en cette saison.

Depuis quelques instants, je remarquais l'agitation de mon chien : il allait, venait, d'un air inquiet, tantôt s'élançant en avant à travers les rochers, qui bientôt le cachaient à ma vue, tantôt bondissant autour de moi avec de petits gémissements, comme s'il suivait une piste. Il n'est pas rare de voir sur la *mauvaise grée*, comme on l'appelle, des loups et des sangliers que la faim pousse vers le petit hameau de Tréhoranteuc, dont le mince clocher se profile à l'horizon, et, mon instinct de chasseur s'éveillant, malgré l'heure avancée, j'armai machinalement mon fusil et je suivis Rack. Dès qu'ils comprirent mon dessein, mes compagnons jetèrent les hauts cris. — Le chien ne donne pas de voix, comme lorsqu'il est en chasse; cela ne pré-

Digitized by Google

sage rien de bon. Il se dirige vers le Jardin-au-Moine, et c'est un lieu hanté; chacun sait *qu'il y revient.* Plusieurs personnes y ont vu des animaux de figure étrange, qui disparaissaient tout à coup et reparaissaient sous une autre forme. Des chasseurs qui poursuivaient un loup se sont trouvés en face d'un moine prosterné, et en approchant ils ont vu briller au fond du capuchon les orbites vides d'un squelette. — Et mille autres histoires aussi épouvantables qui n'ébranlèrent pas ma résolution. Mes compagnons me laissèrent donc partir en me souhaitant bonne chasse, mais sans songer à me suivre, excepté Pierre pourtant, qui se déclara prêt à m'accompagner : ce garçon était un foudre de guerre.

A la clarté de la lune, nous distinguions nettement les traces de Rack sur la neige, fort heureusement, car il avait disparu, et ce ne

fut qu'après un bon quart d'heure de marche que nous l'aperçûmes enfin, au détour d'une roche, à quelque distance, le poil hérissé et grondant sourdement. Il était arrêté à l'entrée d'une sorte d'enceinte elliptique de vingt-cinq pas de long environ sur deux ou trois de large, qui sans doute a servi autrefois de sépulture et qu'on appelle dans le pays le Jardin-au-Moine.

J'avais eu le temps à peine de distinguer, étendue contre le mur intérieur de l'enceinte, une masse noire et confuse, lorsque Pierre poussa un cri terrible : « Le moine! c'est le moine! » Et il s'enfuit à toutes jambes.

Ris, Parisien sceptique, trop bien défendu contre les surprises de l'imagination dans ton petit logis bien clos, bien clair, dont l'œil suit sans peine les contours : tu ne peux rien comprendre à nos légendes, à nos terreurs,

filles des longues rêveries et des horizons brumeux ; tu ne sais pas tout ce que l'on peut voir dans les blanches vapeurs qui s'élèvent le soir entre ciel et terre, emportées par un souffle du vent. Tu n'as jamais vu le spectre immobile, caché dans un tronc mutilé, et qui tend au détour du chemin ses bras noueux et difformes vers le passant. Tu n'as jamais entendu la voix lamentable qui gémit dans les champs de genêts, ni le pas furtif qui te suit le soir et retentit sur la lande. Comment pourrais-tu comprendre ce que j'ai ressenti à ces mots de Pierre : « Voici le moine ! » Ce fut une curiosité violente, irréfléchie, mêlée à une sorte d'horreur, comme celle d'un profane qui, furtivement introduit dans un temple des dieux, serait prêt à surprendre le secret de l'oracle.

En quelques pas rapides j'atteignis le Jar-

din-au-Moine; c'était bien un corps humain qui gisait sur la neige à mes pieds, mais non pas un moine. C'était une femme enveloppée d'une mante brune, dont le capuchon rabattu justifiait en quelque sorte l'effroi de Pierre. J'essayai d'écarter ce capuchon qui cachait entièrement son visage; mais ses doigts crispés retenaient trop fortement l'étoffe autour du menton. Ce devait être une paysanne des environs, surprise par le froid et endormie de ce dangereux sommeil qui parfois n'a pas de réveil.

Je voulus la soulever, mais je m'aperçus bien vite que je ne pourrais porter longtemps ce corps inerte sur un sol rocailleux dont les aspérités se cachaient sous la neige. J'appelai Pierre; le drôle avait depuis longtemps disparu et ne répondit pas à mes cris. Je revins à cette femme, toujours inanimée, et, l'envelop-

donné ? » Elle fit alors un brusque mouvement et serait retombée, si je ne l'avais soutenue. Le timbre de sa voix nette et pure tranchait tellement avec l'accent des femmes de ce pays, que je me penchai vivement pour la voir ; je ne sais si ma curiosité l'effraya, mais elle ramena plus étroitement autour de son visage les plis de sa mante. — Qui êtes-vous ? dit-elle après un instant, et pourquoi suis-je ici ?

— Pourquoi vous êtes ici ? c'est ce que je ne puis dire. Qui je suis ? Un passant qui vous a trouvée sous la neige, où peut-être vous alliez périr.

— Ah ! je me souviens !... La fatigue, le froid ! Je souffre bien encore, monsieur.

Son accent presque enfantin me toucha.

— Que puis-je pour vous ? Où dois-je vous conduire ?

— Je ne sais.

— Comment êtes-vous ici, seule, à pareille heure ?

— Je me suis égarée, répondit-elle très-bas ; mais il me semble que je pourrai marcher maintenant. Suis-je loin de quelque village ?

— Le plus voisin est à trois kilomètres environ.

— C'est bien loin !

Je l'aidai à se lever, mais elle se soutenait à peine. Le meilleur parti à prendre était de gagner la Haie-au-Loup, où nous pouvions être en moins d'un quart d'heure. Je le lui proposai.

— Chez vous ! dit-elle avec une défiance un peu brusque ; mais je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

— Moi non plus, je ne vous connais pas, madame ; pourtant je me mets à vos ordres

pour vous conduire chez moi, si vous le trouvez bon, ou dans tout autre lieu, si vous le trouvez meilleur.

Quoique je ne pusse voir ses yeux, je sentais qu'ils m'observaient attentivement.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'une voix plus douce, quoique ferme ; mais vous comprendrez qu'il ne peut me convenir de suivre ainsi un inconnu.

— Et qu'allez-vous faire seule ?

— Si vous voulez bien m'indiquer le chemin, j'essaierai de gagner le prochain village.

Cette fierté, cette réserve dans une situation si cruelle m'étonnèrent, et je résolus de ne pas laisser si tôt échapper mon roman.

— Je suis le comte de Landisac, et je demeure près d'ici avec une vieille parente, mademoiselle d'Elleven, chez laquelle vous trouverez les soins et les égards qui vous sont dus.

Faites-moi la grâce, madame, d'accepter l'hospitalité sous mon toit.

Elle hésita un moment, puis, se tournant vers moi avec un air de décision et de confiance, elle accepta le bras que je lui offrais, et nous nous dirigeâmes vers la Haie-au-Loup. Son pas, d'abord assez ferme, devint bientôt inégal et mal assuré : à chaque instant, je craignais de la voir tomber; pourtant elle ne se plaignait pas. Ce ne fut pas sans un grand soulagement que j'aperçus à travers les chênes dépouillés les murailles de la Haie-au-Loup. Il était temps d'arriver : les forces de ma compagne semblaient épuisées.

Tout dormait au logis, mais un bon feu achevait de se consumer dans l'âtre; la bouilloire chantait dans les cendres, et sur un guéridon, près de la lampe presque éteinte, le thé était préparé. Elle se laissa tomber sur

un fauteuil avec un air d'inexprimable lassitude. J'avançai son fauteuil près de la cheminée, et après avoir ranimé le feu, je lui versai une tasse de thé très-chaud. Elle accepta mes soins avec la docilité et l'indifférence d'une enfant, sans paraître même les remarquer.

— Vous êtes accablée de fatigue, je vais faire préparer votre appartement.

— Ne réveillez personne! s'écria-t-elle vivement. Et comme j'insistais : — C'est inutile; une chaise dans un coin, voilà tout ce qu'il me faut. Permettez-moi, monsieur, de vous faire mes adieux et mes remercîments à la fois, car je compte partir demain dès le matin.

Elle fit un effort pour se soulever, mais elle ne put y parvenir.

— Ne voulez-vous pas ôter votre mante? dis-je en touchant légèrement l'impénétrable capuchon qui m'impatientait. Elle dénoua len-

tement et avec négligence les rubans de sa mante et la laissa retomber en arrière. Ah! mon ami, j'étais trop récompensé de ma peine. Figure-toi une enfant de vingt ans au plus, des traits délicats, mais fermes, le teint éclatant de pâleur. Dans les secousses de la nuit, son peigne s'était détaché et avait entraîné son épaisse chevelure noire, hardiment plantée sur un front large, mais un peu bas : ses yeux humides et profonds me regardaient à travers leurs longs cils. Je cherchais un compliment en rapport avec sa beauté et les sensations qu'elle faisait naître, mais elle m'adressa brusquement la parole.

— Connaissez-vous Paris? dit-elle.

— Oui. Est-ce donc à Paris que vous allez?

— Peut-être. Ne pensez-vous pas qu'une femme privée subitement, par des circonstances exceptionnelles, de tout appui, de toutes

ressources, pourrait à Paris, plus aisément qu'ailleurs, se procurer des moyens d'existence?

Sa beauté, sa jeunesse, notre bizarre rencontre, cette question singulière, hardie, me jetèrent tout à coup dans un doute étrange sur cette belle personne. — Des moyens d'existence? Mais cela ne dépend que de ce que l'on entend par là. Une femme jeune, jolie, si elle aime le plaisir, n'est jamais embarrassée, ni à Paris, ni ailleurs...

Je l'observais, mais elle ne se troubla pas, et ses grands yeux sérieux restèrent fixés sur moi avec la même expression candide et triste.

— Si au contraire, repris-je vivement, il s'agit d'une vie grave, austère...

— C'est cela même, dit-elle; une vie laborieuse,... dure, s'il le faut, pour une femme qui ne craint pas de souffrir.

— Vous êtes bien jeune, madame pour souffrir.

— Je suis bien vieille, au contraire, monsieur; mais cela importe peu.

— Avez-vous quelques recommandations, quelques amis ?

— A Paris?... personne... J'ai habité Paris à deux reprises, et plusieurs mois chaque fois; mais c'était dans des circonstances si différentes ! Je n'y ai rien appris de ce qu'il m'importerait en ce moment de savoir. Vous êtes, monsieur, la première personne près de laquelle je peux prendre un renseignement. Il me semble que mon projet vous effraie.

— Je l'avoue.

— Est-il donc si difficile de vivre quand on est forte et qu'on a de la volonté? Tant de femmes se suffisent par leur travail...

— C'est qu'elles ont commencé de bonne heure.

— Mais la nécessité, monsieur, est une rude maîtresse : on doit apprendre vite quand il y va de la vie.

— Mon désir n'est pas de vous décourager, madame.

— Ah! ne craignez rien; il vaut mieux aborder la lutte sans illusions.

— Si j'osais vous offrir...

— Rien, monsieur; merci, je n'ai besoin de rien.

— Pas même d'un conseil?

Elle sourit faiblement comme pour m'encourager à parler.

— Vous avez sans doute des parents?

— Si j'en avais, aurais-je besoin de conseils?

— Quoi! personne, absolument personne?

— J'ai un ami, répondit-elle avec une cer-

taine hésitation; mais il se peut que nous soyons séparés pour longtemps.

Tout en parlant, elle se pencha vers le feu, et appuya son visage sur sa main pour me cacher sans doute deux grosses larmes que j'ai très-bien vues, et qui sont tombées l'une après l'autre sur sa robe noire. J'avais au bout des lèvres une pensée qui m'était venue depuis un instant, mais je n'osais l'exprimer. La dignité simple de cette jeune fille, si abandonnée pourtant, m'intimidait. « Si vous vouliez!... » Je m'arrêtai, ne trouvant pas de mots pour rendre ce que j'avais à dire. — Voici mon conseil, repris-je enfin, souriant malgré moi de mon embarras; reposez-vous cette nuit le moins mal que vous pourrez, et demain nous demanderons son avis à ma tante, mademoiselle d'Elleven; c'est une personne d'un grand cœur et d'un bon esprit.

— Je crois que vous avez raison, monsieur, dit-elle après un instant de réflexion ; c'est là un bon conseil.

Je l'ai conduite à la chambre des étrangers, et je suis rentré chez moi à demi mort de fatigue, mais roulant dans ma tête un projet qui me semblait, qui me semble encore la plus heureuse idée du monde.

Dès le matin, j'étais chez mademoiselle d'Elleven, je lui racontais mon roman et lui faisais part de mon grand projet, qu'elle accueillit sans objection; je m'y attendais, car il n'y a personne qui soit plus romanesque que les femmes dont la vie a été constamment pure et consacrée à des devoirs sévères; j'ai toujours remarqué qu'elles gardent dans un âge avancé le goût des aventures et l'heureuse crédulité de la jeunesse; elles lisent avec passion les plus mauvais romans, s'y attachent, et se dédom-

cepter cette combinaison à celle qui en était l'objet; mais mademoiselle d'Elleven s'en est chargée et a réussi : sa figure vénérable, sa délicate bonté d'âme, méritaient bien ce succès. La belle jeune fille a été installée dès le jour même dans ses nouvelles fonctions. Quand elle est descendue avec sa robe noire, son petit col plat et sa riche chevelure simplement tordue sur la nuque, elle m'a semblé plus belle sous ce costume de puritaine que le soleil, la lune et les étoiles tout ensemble.

Depuis qu'elle est ici, il me semble déjà qu'il fait moins froid, quoique, à vrai dire, tout le monde ne soit pas de mon avis. J'aperçois dans la cour Pierre qui rentre en soufflant dans ses doigts; il a le nez bleu, les oreilles violettes, et ne paraît pas se douter du radoucissement de température dont je suis redevable à mademoiselle Flamen. Elle a nom Flamen,

mon ami; qu'en penses-tu? Ce n'est pas un nom cela, Flamen! Pourtant elle ne s'en connaît pas d'autre, nous a-t-elle dit. Elle n'a ni père ni mère, — pas de mari non plus, grâce au ciel! — et elle a été élevée par un ami, — cet ami m'inquiète, — près duquel elle a vécu jusqu'à ce moment. Voilà toute son histoire. Quant aux raisons qui l'ont obligée à quitter subitement cet ami, elle nous a déclaré en termes fort nets et fort simples que ces détails-là n'intéressaient qu'elle-même et qu'elle nous serait obligée de vouloir bien lui épargner toute question à ce sujet. Et ce qu'il y a de vraiment surnaturel en tout ceci, c'est que nous nous le sommes tenu pour dit, ma tante et moi, et nous respectons jusqu'au scrupule l'incognito de cette jeune déesse déguisée en simple mortelle. Que penseraient de l'aventure les sages de ce monde? que pense mon ami Albert? Je crois

l'entendre d'ici gémissant, consterné : Dieux immortels! Guillaume est devenu fou! — Et pourquoi donc? qu'ai-je à risquer, je te prie? A moins d'emporter la maison sur son dos, Mandrin lui-même ne ferait pas ses frais ici. Quant à la moralité de mademoiselle Flamen, tu me permettras de n'en prendre souci ni pour moi, ni pour mademoiselle d'Elleven, dont la vertu est à l'abri du plus mauvais voisinage. D'ailleurs c'est faire une mortelle injure à cette jeune fille que de plaisanter ainsi : on n'a pas tant de candeur sur le front, ni un regard si droit et si ferme, lorsqu'on est une aventurière vulgaire. Il y a là un joli mystère à deviner : c'est un plaisir des dieux que le hasard a jeté sur mes pas.

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, mars.

Mon cher ami, je vous ai toujours soupçonné de n'être qu'un pédant. Que vois-tu donc de si menaçant, mon Dieu! dans l'installation de mademoiselle Flamen près de ma tante? Pour qui trembles-tu? Si c'est pour moi, calme-toi de grâce; je suis trop vieux pour me laisser prendre aux beaux yeux d'une fillette, et je me persuade de plus en plus que je n'ai jamais eu de cœur au sens jeune et sentimental du mot... Est-ce le repos de mademoiselle Flamen

qui t'inquiète? ne vas-tu pas t'imaginer que j'ai placé cette jeune fille sous la protection de ma tante afin de lui faire la cour tout à mon aise? Mais, dis-tu, s'il était arrivé qu'au lieu d'être jeune et jolie, mademoiselle Flamen ne fût ni l'un ni l'autre, aurais-je agi comme je l'ai fait? Eh morbleu! non : qu'ai-je besoin ici d'un maussade visage ou d'une aigre vieille fille? C'est un rayon de soleil qu'il faut entre nos deux hivers; ce rayon de printemps, je l'ai trouvé tout transi sur la neige, et je lui ai ouvert la porte du logis : voilà tout le mystère et le machiavélisme.

Cette jeune fille, du reste, est d'une simplicité et d'une réserve qui découragent les soupçons, elle ne quitte pas mademoiselle d'Elleven, elle lit à ses côtés ou se promène pas à pas avec elle. Je ne puis assurément me plaindre de sa politesse, mais je dois avouer qu'elle

ne recherche ma société en aucune manière, et qu'elle ne prend qu'un plaisir médiocre à ma conversation.

Je lui crois quelque gros souci malgré ses airs de calme; elle a de longs regards perdus et songeurs qui la trahissent. Je l'étudie avec persistance, car elle m'inspire une curiosité violente; c'est à coup sûr le sentiment le plus vif que j'aie ressenti jusqu'à présent près de ce beau sphinx de marbre qui semble cacher sous ses longues paupières comme un reflet du soleil d'Orient.

Hier, au moment où je montais à cheval, elle m'a remis une lettre assez volumineuse en me priant de la jeter à la poste. Cette lettre est adressée à M. John Butler, agent d'affaires à Londres. Évidemment ce Butler est un intermédiaire : le demi-sourire qui a glissé sur ses

lèvres quand j'ai machinalement jeté les yeux sur l'adresse aurait suffi à m'en convaincre, si je ne l'avais déjà pressenti.

Digitized by Google

FLAMEN A M. JOHN BUTLER

La Haie-au-Loup, mars.

Soyez assez bon, cher monsieur, pour faire remettre immédiatement le paquet ci-inclus à mon excellent ami M. Walter Marsham, et rendez-moi le service de lui laisser ignorer provisoirement mon adresse. Vous me transmettrez vous-même sa réponse. Je vous demande pardon de tout ce mystère, qui s'éclaircira bientôt, et vous prie de compter sur ma reconnaissance.

## FLAMEN A WALTER

Ne t'inquiète pas de moi, ne me cherche pas, ne me maudis pas; tu recevras bientôt de mes nouvelles et l'explication de ma conduite. » Ces mots que j'ai laissés pour toi en partant, tu les as lus, n'est-ce pas? Je n'ose songer à ce que tu as dû penser, à ce que tu as dû souffrir. Écoute-moi, Walter, sois patient; il faut que tu connaisses enfin le fond de ma conscience, et si je t'ai quitté, c'est pour te faire librement cette confession.

Que je t'aime, tu n'en peux douter; je ne connais que toi au monde, tu as été ma provi-



Digitized by Google

lourd peut-être que ne le fut pour elle le poids de sa courte vie. Je ne sais si j'ai rêvé ou si réellement je me souviens d'avoir vu son jeune visage, recouvert du pan de son voile blanc, disparaître peu à peu sous le sable comme la neige qui fond aux rayons du soleil.

Tu m'emportas dans tes bras, et depuis ma vie a été l'ombre de la tienne : tu m'as élevée avec amour, prélevant, pour me les consacrer, plusieurs heures chaque jour sur tes graves études, pour lesquelles tu t'étais jusqu'alors si fortement et uniquement passionné ; tu m'as appris à voir, à penser : comment oublierai-je cela ? Jamais tout ce que je te dois n'a été plus présent à mon esprit que dans ces derniers mois de crise, qu'en ce moment surtout où pourtant je suis si coupable envers toi.

C'est toi qui m'as révélé la magnificence du monde qui nous entoure, de bonne heure tu

m'as enseigné à lire dans le livre immense, à reconnaître dans l'harmonie des choses l'âme divine de qui tout procède. Les régions les plus hautes de la métaphysique, dont tu as fait ton glorieux domaine, je les ai abordées à ta suite; encouragée par toi, j'ai osé regarder en face les plus graves problèmes que se pose l'âme humaine. Tu sais avec quel orgueil et quel enthousiasme je me suis efforcée de devenir ton disciple! Je m'enivrais de ta gloire, heureuse de t'aimer quand tous t'admiraient.

Je me croyais ta fille; aussi je fus littéralement terrifiée quand, il y a quelques années, tu m'appris le mystère de mon origine : n'être rien pour toi quand je m'étais flattée que tu étais mon bien, mon royaume, sur lequel j'avais droit souverain! Je vécus plusieurs jours dans une véritable exaltation de désespoir; puis il me vint tout à coup une idée singulière :

Digitized by Google

je résolus de devenir ta femme, afin d'être assurée de ne te quitter jamais. Je me rappelle ton étonnement lorsque je te fis part de cette résolution : tu commenças par sourire et par railler doucement cette profonde combinaison d'une cervelle de quatorze ans; tu me représentas que j'étais trop jeune pour disposer de ma vie, que tu étais presque un vieillard à côté de moi; tu m'avouas humblement que tu n'avais jamais songé à plaire et que tu craignais de ne savoir pas rendre une jeune femme heureuse, que j'aurais dans tes études favorites d'austères rivales, dont je ne soupçonnais pas la tyrannie; puis, comme tu ne réussissais qu'à me faire pleurer sans m'ébranler, tu m'embrassas avec tendresse. — Eh bien! soit, me dis-tu; nous verrons à ta majorité; d'ici-là, n'en parlons plus.

Il n'en fut plus question, en effet, et je me

sacré, près de l'antique Bahar, berceau vénéré du prophète. Un flot de poésie jaillissait pour moi de cette terre lointaine et des noms mêmes, lumineux et sonores : je nageais dans les éblouissants rayons du soleil de l'Inde, quand tout à coup il se fit dans mon esprit comme une nuit. Je ne sais quel froid subit, quel désenchantement s'abattirent sur moi; je me sentis terrassée par un inexplicable dégoût de tout ce qui m'avait charmée jusqu'alors. Comme l'apôtre sur la route de Damas, je roulai dans la poussière, et je me dis : « A quoi bon? Que nous reviendra-t-il de tant d'efforts? Où allons-nous? Arriverons-nous jamais? Quoi! peser dans sa main la poussière du passé, poursuivre sans relâche l'insondable mystère des origines et de la vie, s'efforcer de saisir les lois de l'éternelle nature, adorer, sans la connaître jamais, la pensée qui circule

et s'écoule dans l'univers, est-ce là tout le bonheur? Des générations éteintes sur lesquelles monte le flot incessant des générations nouvelles, des systèmes évanouis un jour qui renaissent le lendemain, d'ambitieux espoirs toujours trompés, un cercle fatal dans lequel tourne et se meut l'humanité sans avancer jamais, est-ce là toute la vie? » La profonde inanité de nos efforts, la vanité de ce que nous appelons savoir, me remplirent d'amertume et de tristesse. Nul ne peut comprendre ce que j'ai souffert ce jour-là et depuis, s'il ne l'a lui-même éprouvé. Plus d'une fois je me suis dit : « Heureux ceux qui vivent sans penser, prenant le pain de chaque jour sans se demander d'où vient la séve des plantes, la vie qui fait battre nos cœurs! »

J'essayai de me distraire, je n'y pus réussir, et après plusieurs semaines de luttes vaines je

résolus de me confier à toi. O misère? nous avions cessé de nous comprendre. — Tu rêves trop, me disais-tu; travaille, enfant, étudie, apprends. Le bonheur est là. — Je t'écoutais, mais je ne te croyais plus : j'aurais voulu oublier plutôt et m'enfuir d'un seul élan dans je ne sais quelles régions sereines, vers un être que je ne pouvais définir et que je cherchais éperdument. L'univers me semblait une prison les mondes groupés près des mondes, les espaces infinis succédant aux espaces, tout ce qui est ou peut être me semblait trop étroit. Comme un oiseau captif, je me heurtais aux murs de ma prison, et pourtant en moi, autour de moi, le vide était partout.

Te souviens-tu d'une visite que nous fîmes, il y a quelques mois, dans une usine célèbre, aux environs de Manchester? Il y a là d'immenses ateliers où de bruyantes machines s'a-

gitent, broient, travaillent sans trêve; les lanières s'entre-croisent en fouettant l'air avec des sifflements aigus; les marteaux s'élèvent et s'abaissent avec une effrayante régularité; des instruments étranges saisissent la matière, la tordent ou la transforment de mille façons; toutes ces forces énormes, déchaînées par la main de l'homme et dociles pourtant à sa volonté, ont en elles quelque chose d'inconscient et de terrible. Nous nous arrêtâmes muets, étonnés, devant cette activité formidable et indifférente. Il y avait surtout une scie gigantesque que je regardais agir avec une sorte d'horreur : dressée dans toute sa hauteur, elle mordait par la cime un chêne abattu devant elle et qu'une force invisible poussait irrésistiblement en avant. A mesure que l'arbre glissait, la scie impitoyable faisait son œuvre, elle pénétrait au cœur du chêne, qui gémissait sous

la morsure; pourtant il avançait toujours. Rien ne troublait la marche fatale de l'un, rien n'arrêtait la dent cruelle de l'autre, et quand l'horrible scie atteignait les racines, un autre arbre se trouvait là qui remplaçait le premier. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle. N'est-ce pas ainsi que nous passons tous, courbés sous la dent acérée qui minute par minute dévore nos jours, sans que nos cris et nos sanglots fléchissent jamais l'impitoyable fatalité? Nous nous sentons disparaître, malgré nos efforts, dans le gouffre inconnu où d'autres nous ont précédés, où d'autres nous suivront, sans savoir quelle main nous pousse et vers quel but nous marchons.

Je m'arrachai pourtant à ce spectacle, et j'allai m'asseoir au dehors sur un tronc d'arbre renversé. Je levai la tête : au-dessus de moi, effleurant presque les hautes cheminées,

se balançait une lourde vapeur noire; le vent ne pouvait ni soulever, ni disperser ses ondes épaisses : elle flottait comme un navire à l'ancre, sans jamais s'écarter; mais au delà... au delà le ciel pur resplendissait; mon regard s'enfonça ardemment dans ses profondeurs lumineuses, il sonda en vain l'éther impénétrable. — Il n'y a donc rien là! pensai-je amèrement. Belles solitudes, vous restez muettes, sans vie! Trompeuse image de l'infini, est-ce vous qui avez jeté en nous ces désirs que rien ne peut combler?

— Où donc est ton Dieu, et qu'est-il? te disais-je en marchant lentement à tes côtés. Est-ce Dieu, cette âme obscure et fatale qui n'aime ni ne connaît, cette force aveugle qui crée les êtres et les dévore? Ce Dieu me fait peur : je l'ignore et je le hais. — Qu'importe, s'il est la vérité? me dis-tu. Et toi-même,

qu'es-tu dans l'univers? Un atome égaré de la substance infinie, une vibration passagère de la pensée divine. Connais donc et accepte ton glorieux néant. Espères-tu troubler par les pleurs d'un enfant le concert du mystérieux cosmos? C'est ta loi de souffrir, comme c'est ta loi de mourir. A quoi bon se plaindre? Garde le silence et adore l'infinie beauté, l'infinie grandeur, la pensée créatrice qui répand à flots à travers le temps et l'espace l'ordre et la vie.

Je ne savais que répondre; mais de sourdes protestations s'élevaient au fond de mon cœur. Adorer, n'est-ce pas se prosterner dans l'amour? Et cet objet éternel d'amour, ce Dieu vivant qui écoute et connaît, devant qui peut se répandre le cœur avec les larmes, où est-il? C'est lui que je cherche. La vérité doit nous suffire, disais-tu; mais cette vérité, qui m'as-

sure qu'elle soit ici plutôt que là? Erreur pour erreur, j'aime mieux celle qui fait vivre. Je ne suis pas un savant, moi, ni un héros; je ne tiens pas à me faire honneur d'un vain stoïcisme. Je veux vivre; la vie, c'est la loi, c'est mon droit. Il y a en moi un désir d'aimer qui ne trouve rien à sa mesure. Ne rencontrerai-je jamais l'être digne de ce culte que je veux lui vouer? N'y a-t-il donc rien d'inconnu qui doive m'être révélé un jour? N'y a-t-il rien de plus beau, de plus grand que ce qui est?

Je ne puis que traduire en désordre, cher Walter, ces agitations, ces attentes sans espoir. Hélas! la crise qui bouleversait ma raison atteignait au delà. Je ne sais comment il s'était fait qu'après avoir paru oublier, pendant plusieurs années, notre projet de mariage, tu avais commencé un jour à me plaisanter à ce sujet: puis cette amicale plaisanterie était de-

venue une habitude. Enfin tu en étais arrivé à parler de ce mariage sérieusement, familièrement, comme d'un de ces projets à longs termes qui n'inspirent ni impatience ni souci; mais, par une évolution bizarre, à mesure que tu t'attachais à cette pensée, j'y devenais, moi, de jour en jour plus insensible; mes préoccupations étaient ailleurs, et je ne remarquais même pas que ton affection prenait, à ton insu peut-être, un accent plus ému, plus réservé, qui eût dû m'avertir. Je m'en aperçus le jour de ma fête, lorsqu'en m'embrassant tu me dis :
— Voici le premier jour de l'année qui verra notre mariage;... y songes-tu quelquefois, Flamen?

A partir de ce moment, j'y songeai souvent, avec un effroi toujours croissant; je t'aimais bien pourtant : tu étais, tu es toujours mon unique affection en ce monde; mais dans l'état

de malaise, de doute où je me trouvais, tout engagement me causait une insurmontable épouvante. Ce qui me semblait autrefois la première condition du bonheur, — le calme, l'absence de changement, — m'était devenu un supplice : l'immobilité me faisait peur.

Si j'insiste autant, cher Walter, ce n'est ni pour me complaire dans l'analyse de subtiles sensations, ni pour t'émouvoir par le tableau d'une souffrance exceptionnelle. Il se peut que ces défaillances, ces aspirations soient l'invariable histoire de tous ceux qui ont vécu; mais puisqu'elles m'ont réduite à un tel état que j'ai préféré me séparer de toi plutôt que de les subir, je dois te faire, il me semble, un entier et sincère aveu : tu m'éclaireras, tu me jugeras. Lis bien dans ma conscience, je te l'ouvre sans réserve; plût au ciel que je l'eusse osé plus tôt! Ta sécurité m'en ôtait le courage.

Plusieurs fois j'essayai de t'exposer mes inquiétudes ; mais tu raillais doucement ce que tu appelais mes enfantillages. — Ne m'aimes-tu pas ? disais-tu. Laisse donc là tes chimères : nous serons heureux.

Pourquoi donc n'étais-je point heureuse déjà ? Que me manquait-il ?...

Ce fut un soir, pendant que tu travaillais, courbé sur tes cahiers, au milieu de livres et de cartes amoncelées, tandis que la lumière de la lampe concentrée par l'abat-jour frappait ton visage déjà marqué de quelques rides, et en faisait ressortir les traits avec une vigueur qui les a gravés pour toujours dans mon souvenir, ce fut ce jour-là que la tentation de m'enfuir me vint pour la première fois. Je l'accueillis d'abord comme une de ces vaines rêveries dont s'amusent les malades, sans volonté de les réaliser jamais ; puis je m'en em-

parai bientôt si ardemment, j'en mesurai si vivement les conséquences, je trouvai un si cruel apaisement dans l'idée de mon éloignement, c'est-à-dire d'une trêve dans mes anxiétés, que je dus me lever et sortir pour cacher mon trouble. Je me réfugiai dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre : les arbres, la terre, les coteaux de la Rance étaient couverts de neige; la lune s'élevait lentement dans un ciel pâle. Cette rivière silencieuse qui semblait frissonner dans son sommeil, ce calme, la vive fraîcheur de l'air, ces lointains vagues qu'agrandit encore la nuit, produisirent en moi un effet opposé à celui que j'attendais : un flot de vie jaillit des profondeurs de mon être et m'emporta frémissante, ravie, jusqu'à ce beau ciel étoilé qui semblait s'élever toujours en m'attirant à lui; une sensation délicieuse de liberté, d'immensité, s'empara de moi. Puis,

songeant que je n'avais pas quitté la terre, que j'étais encore dans notre étroite maison de la Saudraie, je me jetai sur mon lit, et je pleurai amèrement. Notre douce vie commune, notre mariage, me semblaient une intolérable captivité. Aie pitié de cette folie, Walter, car en vérité j'étais bien malade. Je sentais que je ne serais pas heureuse, et qu'à ce prix même je n'assurerais pas ton bonheur. D'impuissantes prières agitaient mes lèvres; mais comme ces esprits de ténèbres dont parle l'Écriture, qui errent dans la nuit sans trouver le repos, ma prière flottait incertaine, cherchant dans le désert des cieux l'objet divin qu'elle ne rencontrait pas. Il me venait par instants de nobles inspirations de sacrifice, de dévouement, qui séchaient tout à coup les larmes dans mes yeux; mais je ne sais quoi riait en moi et ne voulait pas être dupe de ces beaux

sentiments. — Tu n'as qu'une vie, disait le railleur enfoui dans ma conscience, une longue vie selon les apparences : si tu l'immoles, qui te dédommagera ? Où chercheras-tu ta récompense ?

Je me levai incertaine, j'ouvris la porte de ton cabinet et m'arrêtai sur le seuil ; toi, tu ne levas même pas la tête ; tu étais encore courbé, attentif, sur tes livres. La lumière de la lampe glissait sur ton front et éclairait du même rayon les mêmes plis que j'avais déjà remarqués. Pendant ce temps, si rempli pour moi, — une heure ou un siècle, — rien en toi n'avait changé ; c'était l'image de l'immobilité que je redoutais. Je me retirai sans être entendue. Par ma fenêtre restée ouverte, la lune projetait jusqu'à mon lit un grand sillon lumineux ; j'aspirai l'air, et plongeant mes regards séduits sur l'horizon inondé de molles clartés,

l'instinct du désert se réveilla en moi, tout mon sang nomade bondit dans mes veines. Je m'enveloppai d'une mante, je descendis rapidement; la porte extérieure se referma sans bruit, j'étais seule et libre.



Digitized by Google

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, mars.

J'ai peur, mon ami, que mademoiselle Flamen (tu me permettras à l'avenir de dire tout simplement Flamen : c'est plus court, et de toi à moi cela n'a pas de conséquence), j'ai peur, dis-je, qu'elle ne soit parfaite : or le plus grand défaut d'une femme selon moi, c'est de n'en point avoir. Je cherche donc de tous mes yeux... S'il y a au monde un étonnement dont on ait peine à revenir, c'est assuré-

ment de rencontrer une collection de grâces chastes et de vertus dans une belle fille trouvée au coin d'un bois, un beau soir, dans des circonstances aussi suspectes que romanesques. Qui pouvait s'attendre à cela? En y réfléchissant bien, c'est tout simplement impossible : elle a, sans nul doute, quelque tache secrète, quelque mauvaise action à se reprocher, qui l'ont jetée ainsi en dehors de toute voie et de toute raison; mais j'ai beau me creuser la tête, je n'imagine rien, et je ne puis m'empêcher de l'admirer sans scrupule dans sa grâce ingénue. Elle est, je crois, la proie d'absorbantes pensées : remords, craintes ou regrets! Voilà ce qu'il faut découvrir. Je lui ai remis, il y a deux jours, une lettre datée de Londres; elle l'a prise d'une main tremblante, sans songer même à me remercier, et elle s'est sauvée dans sa

chambre. Le soir elle avait les yeux fatigués, les joues rougies par les larmes. Nous n'avons pas osé l'interroger, et dès le lendemain elle avait repris son calme et cette physionomie à part, mélange singulier de jeunesse et de gravité, de timidité et de fierté, qui fait que les yeux ne peuvent se détacher d'elle, et qu'on reste des heures à rêver en la regardant, comme Œdipe devant le sphinx.

## WALTER A FLAMEN

La Saudraie, mars.

Qui m'eût dit, quand je t'emportais tout enfant dans mes bras et que je t'élevais avec tant d'amour, que tu me quitterais ainsi un jour, sans me faire pressentir même le coup que tu me réservais? Qui m'eût dit que tu me cacherais le lieu même de ta retraite, afin de te soustraire plus aisément à la tyrannie de mon amour? Qui m'eût dit que vous me traiteriez un jour, Flamen, sinon comme un ennemi, du-

moins comme un importun qu'on redoute? Vous avez eu bien tort, en vérité, de prendre tant de soins, et vous me connaissez mal, si vous pensez que je veuille troubler malgré vous votre repos, ou que je prétende vous enchaîner par le souvenir de mes bienfaits. Vous êtes libre, et il n'était pas besoin d'une violente rupture entre nous pour acquérir cette liberté. Un peu de franchise eût mieux valu. J'étais digne, il me semble, d'un meilleur traitement. Ah! ingrate! Que Dieu vous pardonne! Moi, je ne me sens ni courage ni sang-froid pour vous juger. Adieu, je quitte cette Saudraie que vous aviez choisie pour notre retraite, et où vous m'avez laissé seul. Vivez tranquille sans moi, loin de moi, et ne prenez souci, dans votre heureuse jeunesse, ni de l'âge qui va s'appesantissant sur ma tête ni de la cruelle blessure que vous

m'avez faite en partant. Excusez ma douleur, qui ne sait ni se décrire ni se distraire : j'ai toujours été gauche et maladroit, ma fille; mais je vous aimais bien, et vous m'en avez puni.

## GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, mars.

Tu te trompes, mon ami, si tu crois que Flamen me fait oublier la petite châtelaine de la Prée. Je ne suis pas si ingrat, et je la vois souvent, au contraire. C'est décidément une gracieuse et fine personne; il y a plaisir à engager la guerre avec elle. Pourtant elle est bien coquette, et je la trouve presque toujours escortée d'une légion d'admirateurs, ce qui ne laisse pas que d'être déplaisant à la

longue. Le plus zélé de ces messieurs s'appelle M. Renaud d'Alon ; c'est un ancien ami de M. de Kérangoat, qui semble avoir de grandes prétentions à remplacer le défunt. Depuis quelques semaines, il est heureusement en voyage, et je n'ai plus d'autre rival sérieux qu'un jeune capitaine d'artillerie, M. Gaston de Lorgis, momentanément détaché aux Forges, et qui fait vaillamment ses cinq ou six lieues à cheval chaque jour pour la plus grande gloire de la jolie Lucie. Celle-ci partage du reste assez équitablement ses menues faveurs entre nous : chacun a sa part de sourires ou de soupirs, selon l'heure et le jour ; chacun a son tour de victime. Il y a sur la cheminée deux cornets de Chine spécialement consacrés à nos bouquets : j'ai le cornet de gauche, il a celui de droite ; tout est réglé à l'amiable. Nos chevaux eux-mêmes

reçoivent leur morceau de sucre d'égale grosseur, offert d'une main impartiale; on dirait, à nous voir, deux mandarins jumeaux du Céleste-Empire, destinés à se faire éternellement vis-à-vis. Heureusement il nous reste l'espoir de faire un peu pencher la balance dans le tête-à-tête; mais chacun de nous ne peut constater que son propre succès, et j'en suis encore réduit à souhaiter que M. de Lorgis ne soit pas plus heureux que moi.

Madame de Kérangoat est une vraie Parisienne égarée en province, une de ces petites machines compliquées comme vous les aimez là-bas : caressante et froide, tyrannique, rusée, légère, quoique prude, fausse par instinct, sincère par calcul, tendre quelquefois, mais rarement fidèle, d'autant plus séduisante qu'elle inspire plus de soupçons, d'autant plus redoutable qu'on ne peut prendre le

danger au sérieux. Telle qu'elle est, je la trouve charmante, et je le lui dis, avec ou sans M. de Lorgis.

Hier c'était sa fête, et j'ai couru chez elle dès le matin, espérant bien la trouver seule; mais du premier coup d'œil j'ai aperçu le cheval de M. de Lorgis, que le vieux jardinier menait à l'écurie. J'ai jeté avec humeur la bride de Rocko sur le bras d'Antoine (celui de ces bras sans doute qui n'est pas voué au service de mon rival), et je suis entré au salon, où le jeune capitaine feuilletait de la musique en attendant Lucie. Nous avons échangé quelques mots avec cette politesse sans grâce de gens qui n'ont aucun plaisir à se voir. Au bout de vingt minutes qui m'ont semblé bien longues, madame de Kérangoat nous a fait dire qu'elle était victime d'une atroce migraine et qu'elle ne pouvait nous recevoir.

Nous nous sommes regardés d'un œil soupçonneux, puis, après quelques minutes d'hésitation, nous sommes partis du même pas et la tête fort basse. Comme je sortais du salon, Victorine, la femme de chambre, m'a tiré à part pour me dire à l'oreille que sa maîtresse espérait être mieux dans la soirée, et qu'elle me priait de revenir : c'était un espoir, presque un rendez-vous; je suis parti triomphant, et, comme les natures généreuses aiment à faire profiter les autres de leur bonheur, j'ai gracieusement offert à M. de Lorgis de le reconduire jusqu'aux Forges. Il a reçu mes avances en galant homme, fort sensible aux bons procédés; mais il n'a voulu accepter mon offre que jusqu'à Ploërmel, où il devait passer le reste de la journée.

Nous avons vécu en très-bonne intelligence pendant une heure ou deux, et nous nous

sommes séparés fort bons amis. J'ai fait quelques visites en attendant l'heure fixée par Lucie, puis vers le soir j'ai repris à toute bride le chemin de la Prée.

Cette fois c'est Lucie elle-même que j'ai vue tout d'abord à travers la fenêtre éclairée du salon, soulevant le rideau de mousseline et appuyant sa jolie tête aux vitres pour me voir. Combien cette arrivée différait de celle du matin! Je l'ai remerciée avec effusion et je me suis assis près d'elle, doucement pénétré par le charme de son accueil et par la moiteur parfumée du salon.

— Venez vite que je vous gronde, a-t-elle dit en me montrant sur la cheminée ma potiche magnifiquement couronnée d'un bouquet de camélias blancs que j'avais commandé pour elle à Paris. Croyez-vous donc, monsieur, que ces coûteuses folies prouvent mieux

votre souvenir qu'un brin de bruyère cueilli le long du chemin ? — Elle semblait radieuse, et ses reproches me remerciaient. D'un regard rapide, je m'étais d'abord assuré que sur la potiche rivale ne brillait pas la plus mince fleurette : je l'aurais peut-être fait méchamment remarquer, lorsqu'un bruit, un bruit abhorré, est venu arrêter l'épigramme sur mes lèvres. C'était, à n'en pouvoir douter, le pas d'un cheval dans la cour ; en même temps une voix bien connue m'a ôté mes dernières illusions. — Encore M. de Lorgis ! C'est trop fort. Le recevez-vous, madame ?

— Mais certainement.

— Vous l'attendiez ?

— Sans doute, je l'attendais. Cela vous étonne ?

— Pourquoi m'étonnerais-je ? Il vient sans doute chaque soir.

— Il vient quand il me plaît.

— Avouez que c'était pour lui que vous vous penchiez à la fenêtre tout à l'heure. Cet aimable empressement, dont je vous savais si bon gré...

— Cet aimable empressement était pour le premier venu... Une pauvre femme qui s'ennuie !... songez donc à cela !

— Et moi qui me flattais de passer cette soirée seul avec vous, et qui me promettais tant de bonheur...

— Vous étiez fort présomptueux, et vous êtes justement puni.

M. de Lorgis, en entrant, a déposé sur les genoux de Lucie une véritable gerbe de fleurs; puis il m'a salué avec aisance, sans témoigner ni surprise ni dépit...

Ah ! mon ami, l'*éternel féminin* est de tout pays, et les landes de Bretagne n'en préservent point.

WALTER A FLAMEN.

Tubingue, mars.

A quoi bon lutter plus longtemps et me meurtrir le cœur par une rudesse contre nature? J'ai besoin de te parler, mon enfant, et besoin de t'entendre. Voilà cinq semaines que nous sommes séparés, et j'ai employé ce temps à m'interroger sévèrement, à lire et à relire ta lettre, à m'étonner de ce que ton âme contient de choses que j'ignorais, à m'accuser de n'avoir su ni voir ni prévoir. A quoi donc sert

le vois maintenant; mais qu'aurais-je pu faire pour être plus sage? Les inepties, les futilités du monde t'auraient déplu autant qu'à moi, et ton âme y serait morte d'ennui aussi sûrement que dans les mains du vieux Walter. Étions-nous donc fatalement destinés à souffrir l'un par l'autre et à nous séparer un jour? Je ne puis le croire; tu me reviendras, je l'espère, mais quand? dans quelles circonstances?... Retrouverons-nous jamais ce que nous avons perdu?

Il s'est fait à la lecture de ta lettre une lumière dans mon esprit, dont je veux t'éclairer à ton tour. J'ai tenté d'abord, je l'avoue, de fermer les yeux pour ne pas voir, car il y a dans le cœur de l'homme des abîmes d'égoïsme; mais je suis voué depuis trop longtemps au culte désintéressé de la vérité pour que cette faiblesse ait été durable. Pourquoi nous trom-

per l'un et l'autre? Ma pauvre Flamen, tu n'as pas d'amour pour moi.

Le naïf enthousiasme de ton enfance, que tu prenais pour de l'amour, ne te suffit plus. J'avais bien prévu autrefois qu'il en serait ainsi; mais plus tard je l'ai oublié. Après avoir souri d'abord à la pensée d'être ton mari, j'en suis venu à trouver cette idée toute simple et naturelle, et par un juste châtiment de ma folie, à mesure que tu te détachais des liens imprudents qu'avaient noués tes mains d'enfant, je m'y enlaçais plus fortement, et je confiais ma vie à ces nœuds fragiles avec une niaise et coupable sécurité.

A bien y penser, après tout, je n'ai rien d'un mari, et pourvu que tu m'aimes, je ne serai point à plaindre. Grâce au ciel, la tendresse qui nous unit est trop pure et trop élevée pour qu'il m'en coûte de t'appeler ma fille.

Cependant, chère enfant, il est bon peut-être

que nous restions quelque temps séparés, pour que s'efface plus vite et à jamais la trace de mes folles espérances. Il faut quand nous nous reverrons, qu'il n'y ait entre nous ni contrainte ni appréhension, rien qu'une mutuelle confiance, et de ma part un dévouement sans bornes.

Reste près de ceux qui t'ont accueillie; je les crois dignes de la tâche qui leur est échue. Mademoiselle d'Elleven est une personne de bonne naissance et de bonne éducation. C'est une belle âme, quoique son intelligence soit assez bornée et un peu étroitement attachée aux formes sensibles que revêt la religion dans les cœurs simples. Elle sera pour toi d'un commerce bienfaisant, car elle a, pour s'élever au-dessus du vulgaire, les deux ailes dont parle un livre qu'elle doit aimer : « la simplicité et la pureté. » Si tu n'étais aussi fortement prémunie par ta vie passée contre les prestiges de la pitié mys-

tique, je redouterais son influence; mais ceci ne peut être à craindre.

Il y a tout près d'elle un péril d'une autre nature contre lequel je dois te mettre en garde: c'est son neveu, le comte de Landisac.

Je vais en deux mots te faire son portrait et son histoire. C'est un homme de trente ans, d'une physionomie distinguée et d'un caractère léger. Maître de lui-même et d'une grande fortune à dix-huit ans, il a traîné sa jeunesse à travers les dissipations les moins excusables, sans réussir pourtant à perdre un vieux fonds d'honneur et de droiture qui tient de sa race. Maintenant il est ruiné, grâce à son insouciance, à sa prodigalité et aux menées de ses dignes amis, qui l'ont exploité; mais, trop fier pour se plaindre ou accuser les autres, il supporte dignement sa nouvelle fortune. C'est un de ces *beaux-fils* à grandes prétentions dont le moyen-

âge faisait d'insolents pourfendeurs, et que notre société moderne relègue dans une humiliante oisiveté. Au lieu de guerroyer à travers le monde à la poursuite de la fortune et des plaisirs, ils s'amusent sans bruit et acquittent bourgeoisement les frais. Ils ne pensent pas, ne lisent pas, ne travaillent pas; ils évaporent leur âme en fumée de cigares, mais ils ont des cravates du plus haut goût, et ils méritent bien de rencontrer au déclin de leur carrière une grosse dot qui répare à propos la brèche de leur fortune.

M. de Landisac pourtant est un des moins mauvais de ces inutiles: il a rempli dans son département les fonctions de conseiller-général, qui n'exigent, à vrai dire, ni beaucoup d'idées, ni beaucoup de talent, ni même une instruction approfondie; mais il faut lui savoir gré de cet effort. Il est de plus sur le point de se

marier avec une jeune veuve des environs, aussi pauvre que lui, et cela lui fait honneur.

Tu vois, mon enfant, que je connais ceux qui t'entourent aussi bien et même beaucoup mieux que toi. As-tu pu croire vraiment que j'attendrais ton bon plaisir pour savoir quelque chose sur ce qui te touche? Butler heureusement a eu pitié de moi. Je me suis rendu dans le coin de terre que tu habites, cherchant, interrogeant, faisant des enquêtes. Je me suis approché de ta demeure, j'ai erré dans les bois qui t'entourent; j'espérais t'apercevoir de loin peut-être, et je ne pouvais me résoudre à quitter la région où tu respires. J'ai contemplé l'horizon que voient tes yeux, je me suis pénétre des impressions que tu dois ressentir, j'ai tout gravé dans mon souvenir. Ah! qu'il m'était pénible de penser que tu avais cherché un refuge contre moi dans cette maison étrangère,

accepté de si humbles fonctions pour mieux fuir le joug léger que t'imposait ma tendresse ! Mais ne parlons pas de cela ; je t'affligerais, et ce n'est pas mon dessein.

Il y a dans la longue avenue de châtaigniers qui mène au village de Tréhoranteuc un petit sentier inégal que la bruyère envahit à moitié. Je l'ai suivi lentement : j'espérais trouver sur la terre humide la trace de tes petits pieds. Ne ris pas de ce vieil enfant, si faible dans sa tendresse. Je suis resté jusqu'au soir, errant seul autour du logis silencieux, dont le froid et la pluie tenaient les hôtes enfermés. Vers la nuit, une lumière a paru à la fenêtre du premier étage qui ouvre sur la terrasse de la *verandah ;* je me suis figuré que tu étais là, que tu pensais à moi peut-être... Ah ! petite Flamen, que j'ai tenue tout enfant et toute faible dans mes bras, comme tu t'es emparée du pauvre Wal-

ter ! Cet *esprit puissant*, comme disent mes disciples, ce rude travailleur, il lui faut, pour se soutenir, le bras fragile d'un enfant ! Est-ce assez d'humiliation, dis-moi ? Ton grand docteur se fait-il assez petit ? Eh ! mon Dieu ! depuis que tu m'as quitté, je n'ai su ni lire ni penser ; les louanges des uns, les attaques même de mes ennemis, m'ont trouvé insensible. Ce qui devrait m'être sacré plus que toute chose au monde, le progrès de la lumière dans l'esprit humain, a cessé de m'intéresser. Mais c'est trop de lâcheté ; il ne sera pas dit que mes propres soucis ont pu étouffer la plainte de l'humanité plongée dans les ténèbres ; la science est un apostolat : on ne peut, à son gré, prendre ou déposer le fardeau. C'est l'honneur et le tourment des âmes choisies pour cette haute mission de ne pouvoir épuiser en paix leurs joies ou leurs douleurs, comme d'autres plus

obscurs et plus heureux. Le temps de la faiblesse est passé : tu n'entendras désormais sortir de mes lèvres ni plaintes ni regrets.

FLAMEN A WALTER.

La Haie-au-Loup, avril.

Ne me dis plus avec cette conviction qui me désespère que je ne t'aime pas, que je n'ai pas d'amour. Qu'est-ce donc que l'amour, sinon cette tendresse profonde, unique, constante, qui a commencé avec ma vie et qui ne saurait finir ? Qu'est-ce donc si ce n'est ce mélange inexprimable de reconnaissance et d'admiration, cette vive sympathie, cette douce chaîne de souvenirs qui me lie à toi ? Est-il vrai qu'il

y ait un sentiment plus puissant, et qu'un étranger, un inconnu d'hier, puisse jamais prendre dans mon cœur la place qui t'appartient, ou seulement la partager avec toi? Ah! Walter, tu ne le crois pas, j'en suis sûre.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant le passage que tu consacres à M. de Landisac, et en voyant la peine que tu te donnes pour me mettre en garde contre lui. Crains-tu donc que je n'aille l'aimer? Rassure-toi, il est trop différent de ce que je souhaiterais qu'il fût, si je m'intéressais à lui. C'est un homme du monde, un aimable *inutile*, comme tu le dis fort bien; ses journées se succèdent sans qu'il y ait place dans aucune d'elles pour une heure vraiment sérieuse. J'avais pourtant d'abord espéré mieux: son front large, ses yeux où je ne sais quelle mélancolie se cache avec peine sous l'orgueil du regard, une sorte de grâce hautaine dans les

manières, tout cela m'avait fait illusion ; mais ce n'est qu'apparences, et je vois mieux maintenant. Des romans, des journaux, des livres d'histoire contemporaine, voilà le fond de ses lectures ; le cheval, la chasse, les visites, voilà le fond de sa vie. D'ailleurs ne va-t-il pas se marier ? Cela doit couper court à tes inquiétudes.

Ma vie est fort douce ; tout le monde est plein d'égards, et mademoiselle d'Elleven me témoigne plus assurément qu'une bienveillance ordinaire. Aussi je l'aime déjà beaucoup ; elle est admirablement bonne et pieuse, et je l'admire en lui portant envie. Si son intelligence a un peu perdu en largeur, elle s'est en revanche élevée par l'habitude de penser au-dessus de la terre et de tendre toujours en haut. Elle a une foi profonde et rayonnante, sans ombres ni défaillances, qui impose le respect. Je lui fais la lecture à voix haute, et bien que ce soit

une fatigue parce qu'elle est très-sourde, je ne lis pas sans plaisir et sans émotion ces livres de piété, si souvent parcourus, médités, baignés de larmes peut-être, car bien des pages sont presque effacées soit par le frottement des doigts, soit autrement. Quand mademoiselle d'Elleven est là, près de moi, m'écoutant recueillie, quand je vois ses mains qui se joignent par un mouvement habituel de ferveur et ses yeux qui s'élèvent lentement vers le ciel avec une inexprimable expression, je suis prête à me jeter à genoux et à dire : Moi aussi, je voudrais aimer, prier et croire... Pourquoi, nous qui cherchons, n'avons-nous pas trouvé cette paix, cette foi, ce point stable dans l'immensité mouvante? Pourquoi ne pouvons-nous, ainsi que d'autres, nous tenir là d'une prise assurée, sans souci de ce qui passe et disparaît, renaît et meurt dans le monde des choses comme dans

le monde de l'esprit? Réponds, Walter; donne-moi quelque bonne parole. Maître aimé, abandonnes-tu ton élève? Mon exaltation t'a effrayé peut-être; mais je suis calme maintenant... Le changement d'existence, la distraction, le repos d'esprit, ont tué l'hallucination de la fièvre. Il y a longtemps que je n'ai respiré aussi légèrement. Si tu étais là, près de moi, si je voyais ton bon sourire distrait, si étonné de lui-même, mon bonheur serait complet. Il m'est si doux de n'avoir plus de secrets pour toi, d'être assurée que, bonne ou mauvaise, tu me connais telle que je suis. Depuis ta dernière lettre, il me semble que je t'ai retrouvé après un long péril, et dans ma joie j'adresse d'involontaires sourires à ma chambrette, au ciel gris que j'aperçois par la fenêtre, aux arbres mouillés de pluie qui se secouent tristement dans l'avenue.

Walter, je suis heureuse, et je t'aime.

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, avril.

Il est bien vrai, mon ami, que notre destinée entière est le jouet souvent du plus futile hasard. Certes, déchirer son gant ou en arracher les boutons quand on est prêt à sortir, cela ne semble pas, à première vue, un événement qui soit de nature à modifier l'existence; vois cependant ce qui peut en résulter! J'allais à la Prée tantôt, lorsqu'au moment de partir je me suis aperçu qu'entre le pouce et l'index

il se faisait à mon gant une étroite ouverture ; le fil de soie avait cédé, et la blessure s'agrandissait à vue d'œil. Il y a, je crois, peu de caractères dont la philosophie résiste à ces petites taquineries du sort ; aussi j'ai arraché avec humeur ce gant malencontreux, et j'allais le jeter de côté lorsque l'esprit d'ordre de ma tante est intervenu. — Nous ne sommes point au boulevard des Italiens pour remplacer ce que vous mettez au rebut, mon cher Guy, et deux points suffisent... Flamen, mon enfant, donnez à monsieur mon neveu une leçon d'économie en réparant le mal. Si j'avais de meilleurs yeux, je vous épargnerais cette peine.

— Mais, chère tante, mademoiselle Flamen ne travaille jamais, et je suis sûr qu'elle ne sait pas même enfiler une aiguille, ai-je dit en riant.

Flamen a rougi et s'est résolûment emparée de mon gant.

— Cela ne doit pas être difficile ; je ferai de mon mieux.

Elle s'est mise à l'œuvre avec un grand zèle et une plus grande inexpérience : je crois que je n'aurais pas été plus embarrassé qu'elle de cette besogne ; seulement je m'en serais tiré avec moins de grâce. Elle mettait évidemment beaucoup d'amour-propre à réussir, et ses petits doigts fins et transparents, qui tremblaient légèrement, témoignaient de son application. Je regardais avec complaisance cette charmante fille travaillant pour moi ; il me plaisait de voir son attention et sa pensée reliées à moi par ce fil léger qu'elle tirait lentement avec des précautions infinies. Elle a relevé la tête. — Sera-ce bien ainsi ?

J'ai pris le gant où ses doigts se trouvaient engagés : ma main touchait la sienne ; mais elle était trop absorbée par l'importance de son

œuvre pour le remarquer, et j'ai sournoisement prolongé l'examen.

— Ce sera trop bien : un peu plus de largeur et de laisser-aller dans le coup d'aiguille.

— Essayons d'un peu de laisser-aller, a-t-elle dit en riant.

Quand elle eut achevé son travail, sous prétexte de l'examiner, j'enveloppai sa petite main dans la mienne, et je la serrai doucement. Cette fois elle la retira, non point, il est vrai, avec confusion ou vivacité, mais tranquillement, négligemment, comme on écarterait sans y prendre garde un objet qui gêne. Elle est trop fière ou trop pure pour penser que cette tendre familiarité ait été volontaire. C'est une âme froide malgré cette adorable beauté dont elle s'enveloppe, et qui semble faite pour inspirer et ressentir l'amour : elle attend encore, comme la belle endormie des contes de fées, le prince

qui la doit éveiller ; mais je crains que prince au monde ne puisse triompher d'un sommeil aussi profond.

Je suis parti mécontent d'elle et de moi ; je lui en voulais de son indifférence, je m'en voulais de m'être exposé à la troubler. Le trajet de la Haie-au-Loup à la Prée n'a pas réussi à me mettre d'accord avec moi-même. Il y a dans le premier éveil du printemps quelque chose qui me rend triste : cette forte et éternelle jeunesse de la nature me donne, avec un désir insatiable de bonheur, la conviction de mon impuissance ; ce matin de l'année ressemble pour moi au matin de chaque jour ; je l'accueille avec défiance, et il m'inspire plus de malaise que d'espoir.

J'étais donc mal disposé en arrivant à la Prée, et le vieux Firmin, qui venait à ma rencontre, a failli mettre le comble à mon humeur.

— Que monsieur ne se donne pas la peine de descendre, me cria-t-il; madame ne recevra pas.

— Est-elle donc malade?

— Oh! non... mais elle n'a pas reçu M. de Lorgis; ainsi...

Cet *ainsi* impertinent m'a mis hors de moi.

— Annoncez-moi, je vous prie, ai-je dit en mettant pied à terre.

— Ce sera comme monsieur voudra...; mais je crois que monsieur prend une peine inutile... Je vois déjà monsieur sur la route, eh! eh! avec M. de Lorgis...

Bien lui en a pris d'être vieux et d'avoir la tête toute branlante sous ses cheveux blancs.

Au bout de quelques instants, il est revenu penaud: madame de Kérangoat était prête à me recevoir. Je l'ai bien vite consolé en l'envoyant boire à ma santé.

Lucie, négligemment parée, est accourue au-devant de moi; elle semblait tout imprégnée des molles clartés d'avril: ses cheveux aux reflets cuivrés se déroulaient sur son cou en boucles savamment indisciplinées. Elle m'a entraîné avec une vivacité joyeuse, qui succède parfois à sa langueur habituelle, dans ce petit salon du rez-de-chaussée, dont j'oublie, quand elle est là, l'élégance fanée et l'impardonnable désordre. Elle s'est jetée sur la causeuse en m'encourageant d'un sourire; j'ai écarté du pied les jouets épars et brisés qui gisaient sur le tapis, et je me suis assis tout près d'elle. Son peignoir habilement coupé laissait voir, à travers une ruche de rubans et de dentelles, la naissance des épaules et les fines attaches du cou; la vie semblait bondir dans les veines déliées et bleuâtres. Elle a bientôt appelé son fils, qu'elle tient ordinairement éloigné d'elle;

elle l'a pris sur ses genoux et accablé de caresses. L'enfant, étonné, sauvage, lui rendait ses baisers d'un air distrait et faisait des efforts pour courir à ses jeux. — J'aurais mieux aimé une fille, a-t-elle dit en le laissant se sauver; les hommes ne savent pas aimer, et cet enfant a déjà un cœur d'homme: il commande, il menace; s'il caresse, c'est pour obtenir. Il ne comprend pas qu'on aime pour aimer et parce qu'il est doux d'aimer.

La conversation, commencée par un soupir, s'égara bientôt en de tendres épanchements; Lucie était émue, presque attendrie, et nos yeux s'oubliaient en se regardant. Pourquoi le nierais-je? j'étais bien près de l'aimer, je l'aimais peut-être... Ce n'était pas la première fois pourtant que de beaux yeux me tentaient ainsi, qu'une jolie bouche murmurait ces coquets mensonges qui engagent imprudemment

l'avenir sans tromper personne. Ce n'était pas la première fois qu'une femme oisive jouait devant moi l'invariable comédie de l'amour; mais l'ombre même de l'amour est chose si belle encore qu'elle vaut bien qu'on risque sans regret sa vie entière.

J'avais sur les lèvres le mot qu'elle attendait, que ses yeux cherchaient dans les miens, et si je le retenais encore, c'est qu'elle fuit trop tôt, la minute divine où ce mot s'échappe d'un cœur plein de trouble et tombe dans un cœur aussi troublé que lui-même. Je tenais sa main, je la portai à mes lèvres...

Je ne sais quelle fatalité arrêta en cet instant mes yeux sur la trace légère laissée à mon gant par l'aiguille de Flamen ; je revis aussitôt ses doigts délicats, si gracieusement inhabiles, sa petite main pâle d'oisiveté, et par une involontaire curiosité je comparai dans ma pensée

le charmant fantôme avec la main étroite, longue, blanche, mais un peu sèche, que je tenais alors.

Mon ami, malheur à la femme qui laisse se glisser dans l'esprit de son amant une comparaison à son préjudice ! Une infidélité véritable serait moins à redouter peut-être que ce petit travail de destruction involontaire, presque innocent, qui s'établit alors dans le cœur le plus droit et corrompt à son insu l'âme la plus ingénue. Il peut arriver que l'on voie cent fois deux personnes sans avoir l'idée de les comparer l'une à l'autre : celle qu'on aime d'ailleurs, qu'elle soit belle ou laide, est placée à part, dans une région qui doit rester inaccessible. C'est l'art souverain de la femme aimée de se maintenir ainsi au-dessus des nuages ; mais si quelque méchant hasard, quelque imprudente curiosité l'obligent à se mesurer avec

une belle rivale, malheur à la pauvre femme! Le cœur est impitoyable, il consent à être dupe, mais il ne pardonne pas à ceux qui l'ont trompé. Si jamais je me marie, ma femme n'aura pas d'ami intime, non point par un injurieux souci de mon honneur, comme on dit brutalement, mais de peur qu'en ouvrant les yeux un beau jour, ma femme ne s'aperçoive que son ami est plus aimable, plus jeune ou simplement mieux habillé que moi.

Il se peut que ces importantes pensées m'aient absorbé et rendu distrait, car Lucie m'a proposé avec un peu d'humeur une promenade dans la charmille; hélas! ni le gai soleil d'avril, ni la mine coquette de Lucie, ni les reproches que je m'adressais tout bas, n'ont pu faire renaître l'inspiration perdue, la douce ivresse à laquelle j'avais failli succomber. Nous nous sommes promenés assez languissamment dans

les allées. Je me souviens pourtant que madame de Kérangoat a essayé de m'intéresser par des souvenirs de sa jeunesse et d'une vie qui ne lui a pas épargné les déceptions ; mais je ne sais trop ce que je répondais, quand, arrivée devant la petite grille qui regarde vers l'étang, elle l'a ouverte, et je l'ai suivie sans défiance. Tout à coup, retirant brusquement la main qui s'appuyait sur mon bras, elle a fait un pas en arrière et m'a fermé la grille au nez : je me suis trouvé bel et bien mis à la porte. — Que faites-vous ? Quoi ! vous me quittez ?

— J'ai à écrire : on a congédié tantôt maladroitement M. de Lorgis ; je veux lui envoyer mes excuses.

— Mais c'est impossible !... Vous ne pouvez pas me quitter ainsi, madame.

— En vérité ! Qui donc m'en empêchera ?

— Votre amitié, votre cœur peut-être...

— Mon cœur, cher monsieur, n'a rien à voir dans nos petites affaires.

— Songez que c'est presque me mettre à la porte...

— Vous en doutez?

— Je me vengerai.

— J'en vaux bien la peine; mais, en attendant que la foudre m'écrase, permettez-moi de vous tirer ma révérence. Bonsoir, monsieur; dormez bien.

— Ah! coquette!... — J'ai essayé encore de la toucher, mais le ridicule de ma situation gênait mon éloquence; me vois-tu faisant du pathétique derrière cette grille comme l'ours Martin dans sa cage! Elle m'a ri au nez, et, parbleu! ce n'était pas difficile; à sa place, j'en aurais bien fait autant.

Je me suis lancé dans un furieux temps de galop du côté de la forêt, à l'aventure et sans

parti pris ; le hasard, qui se mêle de bien des choses, m'a jeté sur les pas de M. de Lorgis, qui regagnait tristement les Forges. — Je viens de la Prée, ai-je dit en l'abordant.

— Vous n'avez pas été reçu ?

— Au contraire, très-bien reçu.

— Je vous félicite, monsieur, vous êtes bien heureux.

— Mais, par exemple, on m'a congédié, je l'avoue, un peu brusquement, et c'est vous qui en êtes cause.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Il paraît qu'un ordre mal compris a privé madame de Kérangoat de votre visite, et elle m'a quitté pour vous écrire ses regrets.

— C'est une plaisanterie... J'ai attendu dix minutes à la grille, espérant qu'on me rappellerait.

— Je ne sais que vous dire... Ce qui est sûr,

c'est que vous recevrez demain au plus tard une lettre d'excuses : on me l'a formellement annoncé.

— Et, si je retournais ce soir, me recevrait-on ?

— J'en suis certain.

— Merci, je vais tenter.

Il a tourné bride et n'a pas tardé à disparaître.

J'ai regagné la Haie-au-Loup, satisfait de ma vengeance.

— Elle verra, me disais-je, le cas que je fais de ce rival dont elle veut m'effrayer. — Mais après réflexion, mon ami, je ne me sens plus si fier de mon invention. Lucie était furieuse : sa colère aura valu un bon accueil au jeune capitaine, et il n'est pas homme à laisser fuir l'occasion. Le beau chef-d'œuvre que j'aurai fait là, si mon dépit n'a réussi qu'à les rendre

heureux ! Ah ! mon ami, j'ai vraiment peur de l'aimer.

Tantôt, comme je rentrais d'une longue promenade, j'ai trouvé M. de Lorgis installé dans le salon, entre ma tante et Flamen. Je lui avais donné rendez-vous pour examiner quelques armes curieuses que je possède, puis je n'y avais plus songé. Il ne semblait pas disposé, du reste, à me garder rancune de mon retard, car j'ai dû lui rappeler plusieurs fois que j'étais à ses ordres avant de le décider à prendre congé de ces dames. Encore a-t-il trouvé moyen de se faire accorder la permission de revenir.

— Ce jeune homme est de vos amis ? m'a demandé ma tante après son départ.

— Je le rencontre souvent; pourtant je ne puis dire qu'il soit de mes amis.

— C'est un très-beau cavalier.

— Il est bien élevé sans doute ; mais je n'ai pas remarqué qu'il fût si beau.

— Je vous assure, Guy, que j'ai rarement vu d'aussi jolis traits et une taille aussi élégante ; n'est-ce pas, Flamen ?

— Je l'ai trouvé fort bien...

— Oh ! repris-je, il n'aura pas manqué l'occasion d'un madrigal sur vos cheveux blancs, chère tante, ou sur les yeux noirs de mademoiselle Flamen.

— Il n'a parlé que de vous, Guy, et il l'a fait en termes qu'il nous plaisait d'entendre.

— Est-ce pour cela que mademoiselle Flamen l'a trouvé si charmant?

— Oui, monsieur, c'est précisément pour cela.

Elle a ri en me regardant bien en face.

Ce soir, j'ai proposé à ma tante de faire sa partie de piquet : il y avait longtemps que je

n'avais eu cette complaisance, et elle m'en a témoigné tant de gratitude que Flamen a voulu apprendre ce jeu, afin de la distraire pendant mes absences. J'ai donc passé ma soirée près d'elle, penché sur son épaule et lui donnant des conseils qu'elle saisissait avec une rare vivacité : je n'ai pu m'empêcher de lui en faire compliment.

— Je suis moins maladroite ainsi que l'aiguille à la main, n'est-ce pas? a-t-elle dit en souriant. Eh! mon Dieu, monsieur, soyez indulgent pour ma gaucherie : personne ne m'a jamais avertie de ce qu'une femme doit savoir. Mon excellent et biencher ami Walter Marsham avait pour moi d'autres soucis, d'autres ambitions.

Je ne me trompais pas, mon ami, quand je croyais voir en elle un rayon de l'Orient : Walter Marsham, le philosophe anglais, dont

tu connais, je crois, les œuvres, a recueilli cette enfant, orpheline et abandonnée en Afrique, et il l'a depuis élevéede son mieux,—à sa manière. On esteffrayé quand on songe à la quantité de choses abstraites et indigestes que cet honnête pédant a entassées dans cette jeune tête; peu d'hommes ont, je crois, des connaissances aussi variées que cette jeune fille. Il n'a pas réussi pourtant à gâter son adorable simplicité: intelligence cultivée à l'excès et cœur ingénu, voilà Flamen telle que je la conçois. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'elle ait quitté M. Marsham, qu'elle semble aimer tendrement; il y a là quelque chose d'inexplicable. Quand ce problème s'offre à mon esprit, je me perds dans des conjectures et des combinaisons étranges. C'est ce qui m'est arrivé ce soir.

— Vous dormez? a-t-elle dit en me tou-

chant le bras du bout des cartes qu'elle battait machinalement.

— Je ne dors pas... Vous me voyez, mademoiselle, aux prises avec une grosse tentation.

— Une tentation? Je devine, vous voulez une seconde tasse de thé.

— Ne riez pas, c'est sérieux, il s'agit de vous. Me permettez-vous de dire à quoi je pensais?

— Je le permets.

— Je me demandais comment il peut se faire que vous ayez quitté un ami aussi parfait que M. Marsham, et comment il a pu se résoudre à se séparer d'une amie telle que vous.

Elle a hésité quelque peu à répondre. — Soyez sûr, monsieur, a-t-elle dit en relevant la tête, que si je ne raconte pas cette partie

de mon histoire, c'est qu'elle ne me fait pas honneur.

— Je l'avais déjà pensé.

— Vraiment! Qu'avez-vous supposé?

— Oh! rien;... j'aurais craint de vous manquer de respect.

— Voilà qui est bien dur! — Son regard s'est animé, et elle m'a regardé avec émotion. — J'ai tenté, il est vrai, une action hardie, un coup de tête désespéré; mais je n'ai fait aucun mal, vous pouvez le croire.

— Vous ne m'avez pas compris; j'ai voulu dire que toute supposition, si innocente qu'elle fût, me semblait encore injurieuse quand il s'agit de vous.

Elle est restée préoccupée, et plusieurs fois j'ai surpris dans la soirée ses yeux arrêtés sur moi.

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, 1er mai.

La colère de Lucie me semblait si certaine et si légitime que je me suis prudemment abstenu de paraître à la Prée pendant quelques jours. Je commençais pourtant à regretter les griffes élégantes de ma charmante ennemie, et je méditais quelque diplomatique rentrée en grâce, quand un petit billet parfumé m'est arrivé hier et a prévenu mes bonnes résolutions.

« Ne pensez-vous pas que les giboulées

d'avril n'ont aujourd'hui plus d'excuse? Venez vite me consoler de ce beau soleil qui éclaire si cruellement ma solitude. » Telle est la petite prose quintessenciée qui m'a fait courir d'un bond à la Prée. Je suis arrivé aussi rayonnant que le soleil, et j'ai été mieux accueilli que lui. Lucie s'est montrée gracieuse, enjouée, tendre, soumise; elle a ri, elle a pleuré, — non pas assez cependant pour rougir ses beaux yeux. Elle m'a même avoué qu'elle s'était ennuyée à mourir ces derniers jours, et, comme je nommais M. de Lorgis, elle a eu un sourire indéfinissable. — C'est un gentil garçon, meilleur que vous, Guillaume (elle m'a appelé Guillaume). Je crois, Dieu me pardonne, que le pauvre garçon m'aime véritablement. — Ses yeux et son sourire immolaient à mes pieds l'amour de M. de Lorgis et M. de Lorgis lui-même.

Qu'aurais-tu fait? je te le demande; mais toi, tu es un musée de vertus surnaturelles : tu aurais boutonné ta rédingote jusqu'au menton, et tu te serais mis en garde, les yeux fermés et les poings aussi. Je suis moins farouche, et si je ne me suis pas livré pieds et poings liés à l'enchanteresse, ce n'est qu'à grand'peine et non sans quelque dommage : nous sommes sur la limite indécise qui sépare la chasse en plein champ de la chasse réservée. Lucie m'attire, elle me plaît, et je l'aime sans doute, puisqu'à chaque instant je suis sur le point de le lui dire. Si parfois je la juge sévèrement, je ne puis cependant me passer d'elle : ses défauts m'amusent, sa gentillesse me charme. Ne serait-il pas temps d'ailleurs d'en finir avec ce vagabondage du cœur qui n'a plus à mon âge ni grâce ni excuse?

Même jour.

Je viens de rentrer par une pluie battante : les giboulées n'ont pas dit leur dernier mot. On me remet ta lettre: tu te maries! tu aimes, tu es aimé!... Heureux Albert, ne demande plus rien à la vie, ta vertu a reçu sa récompense. Crains de désirer maintenant; que les beaux yeux de ta Louise ferment à jamais ton horizon! C'est dans une soirée comme celle-ci, quand la pluie et la grêle battent les murailles, quand le vent secoue impatiemment les volets, c'est alors qu'il fait bon être deux près de la flamme joyeuse, dans un petit salon bien chaud et bien clair. C'est ainsi que vous êtes

tous les deux peut-être, penchés l'un vers l'autre, les mains dans les mains : nulle inquiétude, nul remords entre vous. Vous pouvez sans trembler voir venir le lendemain. L'avenir est à vous, heureux amis, heureux Albert !

Comme le bonheur doit te rendre grave, toi qui n'as jamais su rire ! Il me semble te voir... Et ta jeune femme?... Grande, élancée, fine et robuste à la fois, avec d'épaisses ondes de cheveux noirs et des yeux rêveurs qui pénètrent comme une molle flamme jusqu'au cœur... Mais qu'est-ce que je dis là? Tu m'as fait le portrait de ta Louise : elle est blonde et fraîche comme l'épine fleurie. Je rêve vraiment, ou plutôt, sans y prendre garde, je peins Flamen, qui est là devant moi...

Ah ! mon ami, si cette charmante fille n'était pas si étrangement enveloppée de mystère, si

elle avait un passé limpide comme la fontaine de Baranton, un état-civil régulier, un brave homme de père qui, au lieu de lui donner une éducation de libre penseur, lui aurait appris avant toute chose à croire en Dieu et à aimer son mari, c'est à elle qu'il serait doux de confier son bonheur!... Hélas! pourquoi ne peut-on cueillir les étoiles comme les fleurs de nos jardins?

la conversation, l'unique intérêt du salon. On voit d'ailleurs qu'elle a conscience de son empire : son sourire, chacun de ses mouvements, chaque parole, ont une intention, une visée qui leur donnent du prix, même quand on ne les saisit pas. Tout en elle est aisé, naturel, et rien pourtant ne semble livré au hasard.

Je me serais beaucoup amusée à l'étudier, si les empressements de M. de Lorgis, qui était mon voisin de table, n'avaient pas un peu distrait mon attention : je lui savais presque mauvais gré d'être aimable. Observer, écouter et me taire, voilà quelle eût été mon ambition. Ah! mon pauvre Walter, je me suis vite aperçue ce soir que ton élève n'est qu'une vraie sauvage, qui n'entend rien au bel esprit et aux grâces du monde; j'étais étourdie du fracas joyeux de la conversation, je me sentais aussi dépaysée dans ce cliquetis sonore de rires,

de plaisanteries, de piquantes répliques, que si l'on eût parlé une langue étrangère : il me fallait un effort d'attention pour suivre sans perdre pied cette vive allure.

Ce que je n'ai pas tardé à remarquer aussi, c'est que je déplaisais fort à madame de Kérangoat. Après m'avoir tout d'abord longtemps et à plusieurs reprises examinée, derrière son lorgnon, comme un objet dont un juge difficile veut apprécier la valeur, elle a fait une petite moue inimitable qui voulait dire clairement : Cela ne me plaît guère et ne mérite pas qu'on s'en occupe... Et à partir de ce moment il n'a pas dépendu d'elle que je ne cessasse d'exister. Elle a fait avec une aisance parfaite passer et repasser au-dessus de ma tête le flot joyeux de ses vives saillies, et quand une circonstance fortuite m'obligeait à prendre la parole, elle semblait écouter ce bruit importun et

insignifiant avec la même indifférence que le tintement de la pendule.

Cependant elle avait plus d'une fois attaqué assez vivement M. de Lorgis à mots couverts dont je ne saisissais pas d'abord le sens; je finis par comprendre pourtant qu'elle se moquait de ses attentions pour moi. — Un homme d'esprit, monsieur, disait-elle, proportionne toujours l'effort au but qu'il se propose... Je ne vous croyais pas si naïf...

Elle est de ces femmes qui ne souffrent ni partage ni mesure dans l'admiration qu'elles inspirent; l'ombre seule d'une rivalité les irrite. Après le dîner, elle s'est retirée dans l'embrasure d'une fenêtre comme dans une forteresse, appelant près d'elle M. de Landisac et M. de Lorgis. Dans un instant où je me trouvais assez rapprochée de ce petit groupe, j'entendis madame de Kérangoat qui prononçait mon nom.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'elle fût si jolie ! disait-elle.

— Faites-lui en le reproche à elle-même, a répondu M. de Landisac en m'appelant.

Elle a rougi, et forcée pour la première fois de m'adresser directement la parole, elle m'a demandé froidement si je me plaisais ici.

— Oui, certes ai-je répondu gaiement, il n'est pas difficile de s'y plaire.

— Saluez, cher comte, a-t-elle repris avec un peu de raillerie : voilà un compliment à votre adresse.

— Je ne suis pas si fat ; le compliment est pour mademoiselle d'Elleven qui le mérite assurément.

— Oh ! prenez-en votre part sans scrupule, monsieur, ai-je dit. Pourquoi voulez-vous laisser croire que vous n'êtes pas bon, ou que je suis ingrate ?

Madame de Kérangoat m'a demandé si ma famille était de ce pays, si j'avais été élevée en France, et comme, avertie par un regard inquiet de M. de Landisac, je répondais d'une façon brève et un peu énigmatique :

— Eh! mais, mademoiselle, seriez-vous donc un beau soir tombée du ciel, par grâce spéciale, sur la Haie-au-Loup?

— Si ce n'était pas un peu ambitieux, cette origine ne me déplairait pas.

— Prenez garde, messieurs, je vous avertis que les étoiles sont sujettes à filer.

— Bah! il y a des étoiles fixes, a dit M. de Lorgis : pour une qui file, on en trouve mille qui demeurent.

— Oui, mais ce sont toujours les autres qu'on aime.

— Alors, a dit à son tour Guillaume, à quoi bon lutter contre sa destinée?

— Vraiment je ne vous le conseille pas, a-t-elle repris en riant ; pour vous tout particulièrement, ce serait peine inutile. Vous êtes, j'en suis sûre, de ceux qu'on mène où l'on veut, sans, qu'ils s'en doutent, et de préférence là précisément où ils ne voudraient pas aller.

— Est-ce une menace, madame ?

— Moi ?... je vous trouve fort bien où vous êtes, et je ne vois pas ce que je pourrais gagner à vous mener ailleurs !... Je n'ai rien d'un astre, au surplus, je vous en avertis ; pas le moindre rayon.

— N'en a pas qui veut, ai-je dit impatientée de ses coups d'épingle.

Elle m'a regardée avec un peu de dédain sans répondre, et, s'adressant à M. de Lorgis :

— Faisons quelques pas dehors, voulez-vous ?

Elle l'a entraîné aussitôt comme pour couper court à une conversation importune.

— Vous l'avez piquée, a dit M. de Landisac.

— Me blâmez-vous ?

— Non assurément.

Il m'a offert le bras, et nous sommes sortis à notre tour. J'ai remarqué qu'il prenait, sans y songer peut-être, le même chemin que madame de Kérangoat, dont la voix rieuse éclatait de temps en temps au milieu des bosquets et semblait nous guider dans les détours des allées. Je me suis imaginé qu'il désirait la rejoindre, que ma présence le gênait sans doute, et, saisissant un prétexte, je l'ai quitté sans qu'il ait cherché à me retenir.

Ce soir, au moment du départ, il s'est trouvé que la voiture de madame de Kérangoat avait subi quelque légère avarie, elle a consenti à recevoir pour la nuit l'hospitalité à la Haie-au-Loup. Mademoiselle d'Elleven s'est retirée de-

bonne heure, et comme après son départ madame de Kérangoat causait *sotto voce* avec monsieur de Landisac, j'ai pris le parti de m'éclipser sans bruit.

La nuit était très-noire, mais chaude; je me suis accoudée sur le balcon qui surmonte la *verandah*. Au-dessous de moi, les fenêtres éclairées du salon, toutes grandes ouvertes, projetaient de longs sillons lumineux jusqu'aux massifs les moins éloignés et dessinaient sur le sol de grands carrés de lumière qui tranchaient avec l'obscurité profonde. Le parfum capiteux des lilas en fleur, la molle tiédeur de la nuit me jetaient au cœur je ne sais quelle sourde excitation, des désirs, des effrois singuliers, inexplicables. J'étais inquiète, presque triste; je frémissais d'attente, comme si quelque chose d'inconnu, d'effrayant et de doux à la fois allait sortir de ces ténèbres où

je plongeais des regards anxieux. De temps en temps, un brusque éclat de rire me faisait prêter involontairement l'oreille, et j'entendais alors le murmure de deux voix qui semblaient causer avec vivacité; mais aucune parole distincte n'arrivait jusqu'à moi : deux fois cependant il m'a semblé entendre mon nom. Tout à coup, dans un des grands carrés lumineux, je vis apparaître deux ombres nettement dessinées sur le sable; elles disparurent bientôt, reparurent sur le second carré de lumière, puis disparurent de nouveau. Madame de Kérangoat et M. de Landisac se promenaient le long de l'étroite *verandah*, qui protége comme une allée couverte les fenêtres du rez-de-chaussée. Au bout de quelques instants, ils revinrent sur leurs pas, et je pris plaisir à les voir passer et repasser régulièrement dans les intervalles éclairés, à calculer le temps qu'ils mettraient

à franchir l'espace obscur pour reparaître ensuite dans la lumière. Ces deux longues silhouettes aux ondulations tour à tour vives et lentes, qui marquaient le rhythme de leurs pensées, retenaient machinalement mon attention. A la fin pourtant, lassées sans doute, les deux ombres se sont arrêtées sur le seuil d'une des fenêtres, en sorte qu'elles se dessinaient nettement sur le sol éclairé. La moins grande des deux s'appuyait avec une grâce nonchalante sur le bras de l'autre, qui se penchait vers elle et lui parlait tout bas. Le murmure de leurs voix se mêlait au souffle léger de la nuit sans en troubler le silence; leurs têtes, inclinées l'une vers l'autre, se touchaient presque, et leurs âmes semblaient se confondre. Cet abandon plein de mollesse, cet intime recueillement, ces paroles qu'on échange et qu'on n'a pas besoin d'entendre, c'est l'amour, n'est-

ce pas, Walter ? J'ai compris cela en un instant. Oui, c'est ainsi qu'on s'aime quand l'étincelle divine a touché deux cœurs !...

Ils viennent de rentrer. Madame de Kérangoat lui a dit : — A demain ! — *Demain,* c'est un beau jour, c'est toujours fête pour ceux qui s'aiment.

FLAMEN A WALTER

La Haie-au-Loup, juillet.

J'ai passé toute la matinée seule avec mademoiselle d'Elleven. Madame de Kérangoat est partie de bonne heure sans que je l'aie revue, et M. de Landisac l'a accompagnée à cheval. J'ai béni cette solitude; je ne sais pourquoi il m'eût semblé pénible de revoir cette heureuse femme. Nous avons fait une longue promenade, mademoiselle d'Elleven et moi, et nous sommes revenues lentement par une allée bor-

dée d'iris bleus, — mes fleurs favorites, — qui gravit avec de longs détours la pente du coteau. Mademoiselle d'Elleven s'est assise sous la *verandah*, et je lui ai proposé une lecture. Tu sais les livres qu'elle aime : ce sont des ouvrages de piété mystique auxquels je trouve moi-même un charme très-doux. Aujourd'hui pourtant d'autres pensées m'occupaient ; entre les minces colonnettes, il me semblait revoir les deux ombres de la nuit dans cette attitude recueillie où elles s'étaient arrêtées.

Je ne sais pourquoi il m'arrivait de rougir tout à coup, et malgré la chaleur il y avait des instants où un frisson passait dans mes veines. Mademoiselle d'Elleven s'est bientôt endormie ; c'était l'heure de sa sieste, et j'allais fermer le livre quand un mot m'a frappée : « L'amour est né de Dieu et ne peut trouver le repos qu'en Dieu. » Est-il donc vrai qu'il soit le prin-

cipe et le dernier terme de l'amour, ce Dieu caché? Père commun des êtres, est-il vrai qu'il veuille être aimé? Connaît-il ses enfants? Toute créature peut-elle puiser dans son sein la divine passion que la terre lui refuse? En pensant à cela, je ne sais pourquoi je pleurais doucement, sans peine ni regret, trouvant un apaisement et presque du plaisir à mes larmes.

— Pourquoi pleurez-vous?

C'est M. de Landisac qui m'adressait cette question. Il se tenait debout devant moi.

— C'est de joie peut-être. Qui sait?

— Je ne croyais pas que le bonheur eût de si grosses larmes... Vous est-il arrivé quelque chagrin?

— Rien absolument; mais ne parlons pas de moi, je vous prie.

— Vous craignez donc bien de trahir vos secrets ?

— Mes secrets ! Je vous assure que je n'en suis guère embarrassée, ai-je répondu en souriant.

Il a caressé machinalement les longs poils de Rack, qui s'était couché à nos pieds.

— Vous ne m'avez pas parlé de madame de Kérangoat... Comment la trouvez-vous ?

— Très-jolie assurément.

— Est-ce tout ?

— Je l'ai vue si peu de temps... Que vous importe mon opinion d'ailleurs ? Elle ne changerait rien à ce qui est.

— Que voulez-vous dire ?

— Que mon sentiment, quel qu'il soit, ne saurait modifier le vôtre.

— Vous êtes donc bien sûre que nous ne la jugeons pas de même ?

— J'en suis très-sûre.

— C'est qu'alors vous ne l'aimez pas.

— Et vous, au contraire, vous l'aimez beaucoup?

— Aimer beaucoup! a-t-il dit en riant; savez-vous seulement ce que cela veut dire? Tenez, par exemple, voici ma chère tante, mademoiselle d'Elleven, que j'aime de tout mon cœur, et voici, — là, — dans vos cheveux, une fleur d'un bleu sombre que j'aime aussi beaucoup... Lequel de ces deux sentiments pensez-vous que je ressente pour madame de Kérangoat? Est-ce un tendre respect ou de l'admiration pour sa grâce et sa beauté? L'amour survit-il à la sensation qui l'a fait naître? Y a-t-il dans cette fleur quelque chose qui me touche, sauf sa beauté, et dont le souvenir demeure après que je ne la verrai plus?

— Voilà des subtilités un peu puériles, il

me semble, pour éluder une réponse que vous êtes bien libre de ne pas faire... Je ne puis croire qu'il n'y ait pour madame de Kérangoat que ces deux alternatives : ou une déférence à laquelle elle ne prétend pas, ou une admiration aussi périssable que sa beauté.

— Vous méprisez beaucoup la beauté !... Quelles sont donc, selon vous, les grandes qualités qui justifient l'amour ?

— Je n'en sais rien, et, à vrai dire, je me soucie peu de le savoir. Le cœur n'a pas besoin de raisons ; il aime parce qu'il aime, voilà tout, et c'est assez. Je me défie de la logique en matière de sentiment et de ceux qui analysent à loisir les battements de leur cœur. Quand on aime, on oublie tout, jusqu'à soi-même : c'est le ciel qui s'ouvre. La terre, le monde entier, disparaissent, ou plutôt tout resplendit dans un rayonnement confus,

comme une auréole autour de l'être qu'on aime.

Je parlais avec conviction, avec certitude. Je sentais par une sorte d'intuition que ce que je disais était la vérité même. Il me semblait que quelqu'un dictait mes paroles, ou que j'avais éprouvé dans un autre ce que je décrivais. A mesure que je parlais, M. de Landisac me regardait plus tristement.

— Vous avez raison, m'a-t-il dit. C'est ainsi qu'on doit aimer.

Mademoiselle d'Elleven s'est éveillée...

ALBERT D'ESTRIES A GUILLAUME DE LANDISAC

Paris, juin.

Le bonheur, l'amour de ma femme, les premiers enchantements d'une vie à deux, les débuts parfois plaisants d'un jeune ménage inexpérimenté, ne réussissent pas à te faire oublier, mon vieux Guillaume. Il me manque quelque chose d'essentiel quand tu ne m'écris pas; je suis inquiet, et mon inquiétude a ses raisons. Je te vois embarqué dans une double intrigue qui ne peut avoir aucun dénouement

satisfaisant : deux femmes séduisantes, jeunes, libres, — trop libres même, — et dont aucune ne peut te convenir; d'autre part, l'ennui, la solitude, le vide d'un cœur livré trop tôt au plaisir, et qui méritait mieux. Je comprends que tu sois tenté de fixer enfin ta vie par une affection sérieuse, par des devoirs, des obligations réciproques, qui sont la dignité de l'amour. Je t'approuve : hors du mariage, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — il n'y a, vois-tu, que débauche pure, portant avec soi son châtiment, ou bien quelque grotesque et ennuyeuse liaison qui n'échappe à aucun des inconvénients du mariage. Ne me parle pas d'*union pure des âmes*, de *libre sentiment*; je n'entends rien à ces quintessences romantiques: je suis un homme réel, vivant de réalités, moi! Je trouve donc qu'il est temps d'établir ta vie sur des bases moins mobiles; mais, pour

Dieu! sors de ce dilemme où tu t'obstines, et dont je connais mieux que toi les termes : ou bien épouser madame Lucie Lemouton de Kérangoat et passer ta vie à t'en repentir, ou bien essayer contre mademoiselle Flamen l'art fatal que tu possèdes de corrompre les cœurs ; mais où cela te mènera-t-il?... Tu ne peux songer à l'épouser. Il n'y a pas dans cette belle personne, si charmante qu'elle soit, si pure qu'elle paraisse, l'étoffe d'une comtesse de Landisac. Que diable! il faut voir clair dans le passé de sa femme, et cette destinée singulière, errante, cet ami que l'on ne voit jamais, cette indépendance sans exemple et sans mesure, tout ce mystère ne me dit rien qui vaille. Ce serait bon tout au plus dans un roman; mais je n'insiste pas : l'objection t'a frappé déjà.

Aie le courage de rompre une bonne fois

avec deux enchanteresses presque aussi redoutables l'une que l'autre, et choisis bravement une forte et honnête fille qui te donnera, sans se faire prier, une demi-douzaine de beaux enfants. C'est là le vrai point de vue, mon très-cher. A quoi servent en ménage les caprices, les œillades, les vapeurs d'une femme coquette et jolie, sinon à faire enrager un honnête homme de mari? Encore n'aurais-tu pas la consolation de faire le paon devant les badauds, puisque tu habites, comme saint Antoine, dans un désert. Imite au moins la vaillance de ce grand saint contre les assauts de la tentation. Un bon mouvement, un peu de courage, et tout est sauvé.

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, juillet.

Tes conseils arrivent trop tard, mon ami, voilà trois semaines que mon mariage avec Lucie est définitivement arrêté. Je ne m'abuse certes pas sur ses défauts, je te les ai plus d'une fois signalés ; mais je crains que l'austérité un peu tranchante de ton esprit ne te rende trop sévère pour elle ; au fond, elle est bonne, et elle m'aime véritablement. Que cette résolution ne m'ait causé ni regrets de ma liberté perdue, ni

appréhension pour l'avenir, je ne puis le dire. Ma vocation pour le mariage a toujours été douteuse, et l'on ne fait pas si brusquement violence à ses instincts sans qu'il en coûte un peu; mais j'ai obéi à la voix de la raison, car, mon ami, quoi que tu puisses penser, c'est surtout un mariage de raison que je vais faire. Quand Lucie, dans une heure d'abandon, a laissé tomber de ses lèvres l'aveu vainqueur qui m'a livré à elle, j'ai cédé, je l'avoue, à l'un de ces entraînements auxquels je ne résiste guère; mais ma défaite, crois-le bien, était méditée, résolue d'avance. Ce que je voulais à tout prix c'était fuir un péril, — le plus grand de tous et le plus inconnu, — une *passion!* Ce n'est pas un amour ordinaire, — encore moins un caprice, que peut inspirer une créature comme Flamen, qui ne ressemble à rien ni à personne; c'est un sentiment exceptionnel comme cette

étrange jeune fille, tout-puissant, infini! — Libre encore, je pressens son empire et ma faiblesse; si elle m'aimait, vois-tu!... Mais grâce au ciel elle n'y songe guère, et la folle et ridicule jalousie que j'ai déjà senti s'éveiller en moi m'a plus d'une fois averti qu'il était temps d'en finir. Je ne pouvais, comme tu le dis avec ton impitoyable bon sens, songer à couvrir de mon nom ce passé mystérieux, que tu calomnies, j'en suis sûr, mais dont la seule pensée m'eût rongé le cœur. J'ai donc pris mon parti. Lucie me rendra heureux, je l'espère... Et puis la vie est si courte; vaut-elle qu'on s'inquiète et qu'on prenne tant de soins!

Allons! félicite-moi, Albert, ma femme est jolie: elle me ferait honneur à Paris si j'étais riche encore. Que puis-je demander de plus? J'ai tout ce que je mérite, et au delà?

GUILLAUME A ALBERT

Août.

Je ne puis rien te répondre encore sur la date de notre mariage, mon ami : les deux années du deuil de Lucie ne finissent que dans trois mois, elle ne veut rien fixer avant cette époque. Elle m'a prié même de tenir notre résolution secrète et de n'en instruire personne, pas même ma chère tante, dont la joie pourrait être indiscrète. Je respecte ce désir de Lucie, tout en trouvant qu'elle exagère un peu la

réserve imposée par les circonstances. Tout le monde ignore donc notre projet, ma tante et Flamen comme les autres.

Il m'est arrivé, il y a quelques jours, avec celle-ci, une aventure dont je veux te parler, car elle tient une grande place dans ma pensée.

Nous allions, ma tante et moi, dîner à la Prée ; mais Flamen n'était pas invitée. Lucie ne l'aime pas ; sans se l'avouer, elle est un peu jalouse. Ma tante était toute triste de l'oubli prémédité dont sa chère Flamen était l'objet ; celle-ci au contraire semblait enchantée de ne pas nous accompagner.

— Qu'allez-vous faire pendant notre absence? lui demandai-je.

— Oh! je ne suis pas embarrassée de mon temps : j'ai des *visites* en retard que je vais mettre en règle. — Elle voulait parler des visites de charité qu'elle fait aux plus pauvres

des environs, avec ma tante quelquefois, le plus souvent seule ou avec un domestique. — J'irai chez Jacqueline Dréo, qui est retombée avec la fièvre, chez les Allan, et ensuite chez Jean Lefoulon, à la Butte-aux-Oies, qui m'a fait écrire d'aller le voir pour sa jambe malade.

— Vous n'irez pas seule jusque-là, j'espère? Je ne sais si j'ai mis dans cette phrase un accent qui l'a blessée; mais elle m'a regardé avec un éclair dans les yeux.

La Butte-aux-Oies est une petite métairie assez misérable, sur la lisière de la forêt, à mi-chemin à peu près des Forges. Or je venais de me rappeler tout à coup que M. de Lorgis, invité comme nous à la Prée, s'était excusé de ne pouvoir s'y rendre sur je ne sais quel prétexte. La gaieté de Flamen, le refus de M. de Lorgis, cette visite à la Butte-aux-Oies, m'ont

causé une soudaine jalousie, — je ne puis donner un autre nom à l'espèce d'irritation qui s'est emparée de moi, à la lucidité soupçonneuse avec laquelle j'ai groupé aussitôt une foule de petites circonstances jusqu'alors inaperçues. Il est trop certain que M. de Lorgis aime éperdument Flamen : elle seule feint de l'ignorer ; mais je ne suis pas dupe de sa naïveté.

— Pourquoi donc n'irais-je point seule à la Butte-aux-Oies? a-t-elle repris.

— Parce qu'il me semble peu convenable de courir ainsi la campagne sans protection.

— C'est la première fois, monsieur, que vous m'exprimez ce scrupule. Je suis allée seule déjà cependant chez Jean Lefoulon sans que cela ait semblé vous déplaire.

— Le garde-chasse, repris-je avec un peu d'hésitation, vient de m'avertir qu'il y a tout

près de là, installée sur la lande, une famille de bohémiens dont la rencontre pourrait être dangereuse.

— Oh ! moi, je ne crains pas les bohémiens ! s'est-elle écriée avec un sourire un peu amer, par un retour secret peut-être sur son origine inconnue.

— Mademoiselle Flamen, je vous prie instamment de ne point aller là ce soir.

— Est-ce un ordre, monsieur ?

— C'est une prière, mademoiselle, et cela doit suffire, je pense.

Elle a eu un indéfinissable sourire, et a relevé par un geste hautain son front intelligent et pur. Elle est restée dans cette attitude, sans répondre, jusqu'à notre départ. J'ai eu un instant la pensée de faire intervenir ma tante ; mais j'ai craint de l'irriter en l'humiliant.

Je suis arrivé à la Prée triste et mécontent,

et la présence de M. Renaud d'Alons, dont j'ignorais le retour, ne m'a pas rendu plus gai. Je t'ai déjà parlé de ce personnage, ancien ami de M. de Kérangoat et parrain du petit Reynold, qui porte son nom un peu défiguré. C'est un homme de quarante-huit ans, grand, fort, le teint coloré, avec des cheveux grisonnants et de belles dents blanches, qu'il étale avec ostentation. Il a été préfet et a donné sa démission par suite de démêlés avec le ministère. Il affecte dans ses manières la plus parfaite politesse, mais on sent que cette courtoisie est une conquête de sa volonté sur une nature emportée, capable, s'il était excité, d'une véritable brutalité. Lucie le redoute beaucoup et le ménage ; aussi a-t-il pris dans la maison une influence que je compte écarter promptement quand je serai le maître. Il y a entre M. Renaud d'Alons et moi une antipathie préventive.

Le dîner a été triste et froid ; j'ai proposé de bonne heure à mademoiselle d'Elleven de regagner la Haie-au-Loup. La teinte plombée du ciel, les nuages qui s'entassaient à l'horizon, tout présageait un orage ; il me semblait prudent pour mademoiselle d'Elleven de rentrer au plus tôt. Sur mon ordre, le cocher a pressé les chevaux, et en peu de temps nous arrivions au logis. Comme je le pressentais, Flamen n'était pas de retour. — Où donc peut-elle être? a demandé ma tante.

— A la Butte-aux-Oies, répondis-je d'une voix si altérée qu'elle le remarqua.

— Vous êtes inquiet?... Il faut envoyer au-devant d'elle.

— J'y vais moi-même, dis-je en prenant un fusil.

Je partis d'un pas rapide, cherchant à calmer par de sages raisons la colère qui grondait en

moi. — Elle a voulu me braver ; mais, pour l'avoir osé si imprudemment, il faut qu'elle ait eu de bien graves motifs. — La pensée de M. de Lorgis ne me quittait pas. — S'ils s'aiment, pourquoi ne pas l'avouer ? Quelle nécessité de cacher leurs rendez-vous ? — Tout ce qu'il y avait de singulier dans l'existence de Flamen se présentait à mon esprit avec une vivacité poignante et ajoutait à ma défiance. Il y avait longtemps que je marchais, et la nuit était proche. Je profitais des dernières lueurs du crépuscule pour jeter de longs regards inquiets dans toutes les directions ; mais je ne voyais que des arbres immobiles, qui par instants frissonnaient sous un souffle brûlant, et les pointes grises du roc perçant le sol de la lande. J'avais dépassé déjà le Jardin-au-Moine, ce lieu de sinistre renom où je l'avais pour la première fois rencontrée, et je longeais d'un

pas de plus en plus rapide le ravin sinueux, quand un aboiement et l'apparition subite de Rack me firent involontairement tressaillir. Une bourrasque s'élevait en ce moment; des craquements sortaient de la forêt, brusquement prosternée dans un même gémissement. Un nuage de poussière et de feuilles dispersées s'élevait autour de moi, c'est au milieu de ce nuage que j'aperçus Flamen marchant à ma rencontre. Elle s'avançait d'un pas si léger qu'elle semblait, comme les feuilles, soulevée par le vent. — Eh bien! on n'en meurt pas, vous voyez! dit-elle avec un sourire de défi triomphant.

Je lui offris le bras sans répondre; elle l'accepta, étonnée de mon silence. Nous marchâmes quelque temps ainsi, muets tous les deux. Cependant je cherchais des yeux un abri, car déjà la pluie tombait à gouttes larges et pesan-

tes, et les nuages s'épaississaient de plus en plus. — Vous plaît-il de vous réfugier un instant dans cette masure? demandai-je en lui montrant dans une clairière voisine une hutte de sabotier à moitié effondrée. Nous nous dirigeâmes aussitôt de ce côté. Une partie des murs de terre glaise était écroulée; mais il restait sur deux pans démantelés un débris de toiture sous lequel elle put se mettre à l'abri. Avec quelques pierres et une planche, je lui façonnai un siége; mais je restai au dehors, m'obstinant dans mon silence. Cependant l'orage déployait sa fureur; j'apercevais à chaque éclair le pâle visage de Flamen rayonnant tout à coup dans l'obscurité de la cabane. — Pourquoi restez-vous ainsi, dit-elle, volontairement exposé au vent et à la pluie? — Et comme je feignais de ne pas l'entendre : — Venez près de moi, ou bien, je vous le jure, j'irai, moi, me

placer auprès de vous. — Elle se levait déjà : je lui obéis sans répondre, et m'adossai au fond de la hutte. — Vous êtes irrité, je le vois, reprit-elle doucement ; je sens que vous avez sujet de l'être ; mais si je reconnais mes torts, si je les avoue, ne voudrez-vous pas me pardonner ?

Sa voix tremblait. — Vous pardonner ! dis-je en m'asseyant près d'elle ; mais à quel titre ? Ne m'avez-vous pas prouvé aujourd'hui même combien vous méprisez mes avis ? Ne m'avez-vous pas fait sentir que je n'ai aucun droit de vous blâmer et de vous reprendre ?

Elle baissa la tête. — Cette autorité, que je ne puis souffrir lorsqu'elle s'impose, croyez que je la subirais avec joie, si c'était celle d'un ami.

— Pourquoi donc ne croyez-vous pas que je sois un ami ?

— Oh! a-t-elle repris avec animation, un ami craindrait de m'offenser par un soupçon. Si par malheur il lui venait quelque mauvaise pensée, quelques doutes contre moi, il me le dirait en face, sans détour; il me prouverait son estime par sa sincérité au lieu de me blesser dans la juste dignité de ma conscience par je ne sais quelle défiance qui ne s'explique pas et qui me brise le cœur. Vous vous défiez de moi, monsieur; je sens des réserves dans votre pensée. Voilà pourquoi je ne puis voir en vous un ami; voilà pourquoi vos conseils m'offensent, votre autorité me pèse; voilà pourquoi aujourd'hui j'ai bravé votre défense, quand mon devoir, je le sais, eût été d'obéir.

— Et si l'involontaire méfiance qu'enseigne la vie lutte parfois, malgré moi-même, contre le respect que vous m'inspirez, est-ce ma faute? Suis-je coupable du mystère dont

vous vous entourez? Je ne sais rien de vous.

— Je ne me trompais donc pas! Vous me rendez responsable des singularités d'une destinée que je n'ai pas choisie! Cela est-il juste, je vous le demande?

— Il vous serait si facile d'atténuer ce que cette destinée a d'exceptionnel en témoignant un peu plus de confiance à ceux qui vous aiment...

— De la confiance? a-t-elle dit amèrement. Que me reste-t-il donc à leur apprendre?... Voulez-vous dire que j'aurais dû tout d'abord vous livrer le dernier fond de ma conscience, sans savoir si, même à ce prix, j'obtiendrais ce respect que vous placez si haut?... Aurais-je dû vous raconter humblement l'histoire de mon propre cœur, sans savoir si vous n'y trouveriez pas matière à rire... si seulement vous daigneriez me croire?... Ce n'est pas ainsi

que j'en ai jugé... Après tout, il me convient mieux de mépriser vos soupçons que de me justifier devant vous.

— Qui parle de vous justifier?... Personne ne vous accuse et moi moins que tout autre... Ce que je regrette, ce qui m'attriste, c'est la froide réserve où vous vous renfermez vis-à-vis de ceux qui vous sont le plus dévoués... Un mot de vous...

— Eh! croyez-moi donc quand je vous jure qu'il n'y a pas une pensée de mon âme que je ne puisse dévoiler à la face du soleil, ni une heure de ma vie que je voulusse effacer, excepté peut-être celle où...

— Celle où vous m'avez rencontré!... N'est-ce pas là votre pensée?...

Elle a un moment appuyé son front sur ses mains. — Au moins me croyez-vous? a-t-elle repris avec douceur... Qu'est-ce qu'un récit,

des détails ajouteraient de plus à ma parole? Que faut-il vous dire?

— Rien... Je vous crois.

Le tonnerre grondait toujours, et les éclairs, glissant d'un nuage à l'autre, jetaient de vives lueurs sur le ciel uniformément noir; le vent avait d'étranges soupirs en passant à travers les bouleaux et les buissons, et le clapotis de l'eau autour de la cabane ressemblait parfois à des pas furtifs. Il me parut que Flamen écoutait ces bruits, et je crus qu'elle en était effrayée.

— Vous avez peur? dis-je.

— Non certes.

— Vous êtes brave?

— Oh! ne faire aucun mal et ne rien craindre, c'est un précepte de la sagesse.

— Et s'il nous fallait passer ici la nuit entière?

— J'aurais bien froid, dit-elle en souriant.

— Quoi! c'est là tout ce que vous craindriez? Le froid? dans ce lieu désert... seule avec moi?

— Vous êtes armé. De quoi donc aurais-je peur?

— Et moi! moi, Flamen, ne me craignez-vous pas? N'avez-vous pas peur de la solitude et de la nuit? Êtes-vous de granit comme ce sol inflexible que nous foulons aux pieds? Ne savez-vous pas que vous êtes belle?...

Je me suis arrêté, effrayé de moi-même. Elle s'était levée et se tenait toute droite, immobile contre la muraille. La lueur des éclairs me la montrait si touchante dans sa grâce farouche que ma tête se perdait.

— A quoi pensez-vous, Flamen? dis-je tout bas.

— Partons, répondit-elle d'une voix un peu altérée, mais ferme pourtant.

— Pas encore, restez un peu. Attendez que l'orage s'apaise. Flamen, venez là... près de moi...

J'essayai de prendre sa main et de l'attirer doucement. Elle recula d'un pas. — Pourquoi me fuyez-vous ? repris-je d'une voix suppliante. C'est la seule fois peut-être qu'il me sera donné de vous parler sans témoin, cœur à cœur... Écoutez-moi....

Je voulus la retenir, mais elle se dégagea, et comme je m'avançais vers elle, elle me repoussa avec un geste d'effroi.

— Ah ! vous tremblez enfin ! m'écriai-je, humilié de la crainte que j'avais réussi à lui inspirer.

— Eh bien ! oui, j'ai peur, dit-elle ; vous m'avez effrayée, monsieur, et peut-être ai-je

mérité cette leçon ; mais, je vous le jure, je ne resterai pas une minute de plus. Libre à vous de ne pas me suivre.

Elle sortit, et nous regagnâmes péniblement la Haie-au-Loup sans échanger une parole. Flamen était accablée de fatigue et de froid sous ses vêtements mouillés ; elle s'est mise au lit avec la fièvre, elle est restée deux jours malade. Je viens de la revoir tout à l'heure, bien pâle encore, mais avec un regard si paisible, une simplicité si souriante, que j'en ai été confondu. Il me semblait que la scène de la cabane aurait dû la laisser troublée, irritée peut-être ; si candide qu'elle soit, une femme ne se trompe pas à l'accent de certaines passions. J'espérais saisir sur son front la trace d'une émotion dont je serais l'objet. Que ce fût de colère ou d'amour, je me flattais d'avoir agité son cœur ; mais elle a souri, plaisanté. On dirait qu'il ne

s'est rien passé entre nous. Tantôt cependant, ma tante l'ayant interrogée gaiement sur ce qu'elle appelait sa triste équipée : — N'en parlons plus, a dit Flamen ; il faut oublier tout cela... n'est-ce pas, monsieur de Landisac ?

Je n'ai su que répondre. En vérité je crois que je la hais.

Digitized by Google

## WALTER A FLAMEN

Heidelberg, août.

Pourquoi ne m'écris-tu pas? M'as-tu donc oublié? Es-tu devenue indifférente à ce qui me touche? Ou plutôt, crains-tu de me parler de toi, des agitations renaissantes de ton âme? Ah! mon enfant, la crise que tu traverses sera longue, vois-tu, car c'est la fièvre de la jeunesse, le besoin d'aimer, l'instinct tout-puissant et vraiment créateur de la nature qui parle en toi. Ton cœur cherche où se prendre, et, ne

trouvant rien à sa mesure, comme tu le dis toi-même, il s'égare au delà des choses créées à la poursuite d'un idéal qui le dédommage des vulgarités de la terre. De là ce désir de l'infini, ce goût du surnaturel et de la superstition : c'est là ton mal, c'est celui des belles âmes; les autres ne cherchent pas si haut et se contentent à meilleur compte...

Parle-moi sans crainte. J'aime à sentir la vie frémir en toi et faire vibrer toutes les cordes de ton âme; j'aime à sentir palpiter ta jeunesse avec ses ardeurs naïves qui s'ignorent et dépassent le but sans le connaître. Tout s'éveille à la fois, — l'âme, le cœur, la raison, — et de ce concert tumultueux va sortir, j'espère, une femme exquise et forte qui sera ma Flamen.

GUILLAUME A ALBERT*

La Haie-au-Loup, août.

Mon récit de la soirée de l'orage t'a effrayé pour Lucie, dis-tu! Tu as raison de trembler pour elle et pour moi : j'ai perdu tout empire sur mon cœur. Je ne m'appartiens plus, j'appartiens à celle que je n'ose nommer; mon âme incertaine, ravie, effrayée, flotte docile au souffle de ses lèvres d'enfant. J'aime d'un amour que je croyais impossible; ce n'est plus la vanité implacable; ce n'est plus la fougue

des sens qui me gouvernent, ce n'est plus une coupable oisiveté qui cherche à se distraire : c'est un amour qu'on ne peut décrire, qui fait que l'on adore, que l'on respecte, que l'on maudit, qu'on se prosterne à ses pieds, anéanti dans la poussière.

Hier je me promenais près d'elle. Mademoiselle d'Elleven marchait à nos côtés. Nous longions une haie de chênes qui nous abritait contre l'ardeur du soleil de midi. Nous nous sommes assis, accablés, au pied d'une meule de foin fraîchement coupé. Nous avons pris des livres ; Flamen a déplié son ouvrage, mais elle était rêveuse, et sa petite main nonchalante restait oisive sur ses genoux. Moi, je la regardais ; un de mes bras était étendu derrière elle : je ne la touchais pas, mais chacun de ses mouvements imprimait une faible secousse à la gerbe parfumée où reposait mon

bras ; il me semblait ainsi que je participais en quelque sorte à sa vie, aux légères sensations qui l'agitaient. Je contemplais avec enivrement son beau profil se détachant sur le fond lumineux de l'air, les lignes pures des épaules et du cou un peu affaissées dans un mol abandon. Je l'enveloppais d'amour, et je pensais qu'elle entendrait enfin cette muette adoration : il me semblait impossible qu'elle ne ressentît pas l'atteinte de cette atmosphère embrasée où je me sentais défaillir ; mais elle demeurait paisible, pure dans sa divine beauté, comme les saintes que le moyen-âge nous dépeint radieuses au milieu de la fournaise ardente...

Mon ami, je vais partir; dans deux jours, je serai près de toi. Qui peut répondre de son délire? Il m'est arrivé d'errer seul la nuit dans les longs corridors, de m'arrêter à sa

lendemain il est parti pour Paris. Il s'agit de bijoux et de dentelles : grave affaire !

Tu devines que je n'ai nul désir de vivre sous la dépendance de madame de Kérangoat. Mademoiselle d'Elleven d'ailleurs n'aura plus besoin de moi, et je n'attendrai pas qu'on m'avertisse.

Je vais donc quitter la Haie-au-Loup, et je dis adieu déjà dans ma pensée à l'aimable femme chez laquelle j'ai trouvé une si grande délicatesse d'âme et une affection si prompte. Je dis adieu à ce pays sauvage, à cette forêt, au sombre vallon qui s'étend là-bas, le *Val-sans-Retour*. « Sans retour » en effet : pourquoi reviendrais-je ? Qui me rappellera ? qui pourra songer à moi quand je ne serai plus là ? Je ne croyais pas être déjà si fortement attachée à tout ce qui mentoure, et je m'étonne de me sentir navrée à la pensée du départ.

Pourtant je vais te revoir; nous allons reprendre notre vie d'autrefois, interrompue par ce long rêve d'où je sors; près de toi, je ne regretterai rien, j'en suis sûre. Nous parlerons à loisir de cette pauvre âme, qui t'intéresse si fort, bien que pourtant tu la nies. Comment fais-tu, docteur, pour exiler le surnaturel de ta métaphysique? Est-ce que l'âme, l'intelligence ne sont pas en quelque sorte du surnaturel? S'il est vrai que je sois esclave de lois que j'ignore, si je ne puis penser, agir, choisir librement, quel intérêt peut t'inspirer cette triste condition d'un être révolté contre la loi et follement convaincu qu'il peut fléchir ce qui est immuable? Cette insensée mérite-t-elle que tu t'arrêtes pour la voir se débattre sous la fatalité? Et Dieu, n'est-ce pas le surnaturel même? Et si le surnaturel existe, pourquoi prétends-tu lui assigner des limites? Ah! Wal-

ter, Dieu, l'âme immortelle, la vie au delà de ce monde, voilà ce que je veux croire. J'irai jusque-là. S'il y a des abîmes, tant mieux ! je les franchirai d'un coup d'aile...

Mon ami, reviens en France ; va m'attendre à la Saudraie, où bientôt j'irai te rejoindre. Je te reviendrai forte et guérie. Encore quelques jours, et au revoir !

## FLAMEN A WALTER

La Haie-au-Loup, septembre.

Ne quitte pas l'Allemagne, ne reviens pas, ou du moins ne m'attends plus. Je ne sais quand je reverrai la Saudraie. Le malheur a frappé ceux qui m'entourent, ce n'est pas l'heure de les quitter.

Je venais de me mettre au lit hier soir, quand je fus tirée de mon premier assoupissement par un bruit sourd dans la pièce voisine où couche mademoiselle d'Elleven. Je me le-

pêche à M. de Landisac, et je l'attends ce soir. Je ne vais pas vivre jusque-là. Si quelque malheur allait arriver avant son retour!... Walter, c'est horrible, ce départ, qui ne laisse pas même le temps des adieux, ni la liberté d'esprit nécessaire pour abdiquer dignement la vie! Et cette voie obscure qui s'ouvre tout à coup, où vous pousse une main impitoyable! Ah! comme on a besoin d'une lumière divine pour éclairer ces ténèbres!

. .

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, septembre.

J'ai trouvé ma pauvre chère tante encore vivante, mais dans quel état! Elle m'a reconnu pourtant et a essayé de sourire; ce sourire contracté, cette face en partie immobile, et sur laquelle le souvenir cherche en vain la physionomie disparue, l'expression vénérée qu'on ne retrouve pas, ce demi-cadavre qui voit, qui pense, qui se juge, c'est un spectacle poignant. La pauvre femme se prépare résolû-

ment à mourir, et s'entoure de tous les secours que son âme pieuse peut trouver dans la religion.

Voilà donc ce qui m'attendait dans ce petit logis que j'avais laissé riant, paisible, orné de fleurs dans tous les coins ! Il semble maintenant abandonné. Nous ne quittons pas la chambre de la malade, et le reste devient ce qu'il peut. Tu devines les sentiments qui m'agitent près de ce lit silencieux où s'éteint ma dernière parente, et autour duquel se dressent les ombres de ceux que j'ai déjà perdus. Plains-moi, cher Albert.

Mais non, loin de moi cette douleur hypocrite ! Ne me plains pas, je suis heureux,.. oui, heureux, et j'en rougis. Tu sais, n'est-ce pas, d'où me vient ce bonheur égoïste, cruel, agité de remords... Je m'enivre de la douceur d'aimer, de voir celle que j'aime, d'entendre

sa voix, de vivre près d'elle dans cette intimité que les circonstances rendent plus étroite, inévitable. Elle est là, tout le jour, près de moi; nous nous comprenons par un signe, nous réunissons nos efforts, nous avons des sentiments en commun; je devine sa pensée avant qu'elle l'ait traduite. Dis-moi, n'est-ce pas là le bonheur? C'est elle maintenant qui dirige tout à la Haie-au-Loup; ma joie est de lui obéir, de la consulter, de trouver bon ce qu'elle a décidé... Je ne pense pas à l'avenir: tout est pour moi dans l'heure présente; hors de là, je ne songe à rien, je n'aime rien, je ne désire rien. Je la vois, cela seul me suffit.

FLAMEN A WALTER

Ce n'est pas une guérison, mais c'est une trêve dans le mal : la tête de la malade se dégage, la connaissance est revenue, et son affectueux visage a repris sa sérénité. La paralysie s'est un peu retirée ; mais elle semble s'alourdir davantage sur les membres inférieurs. Peut-être la conserverons-nous ainsi, infirme. Si triste qu'il soit, je m'attache à cet espoir ; il me rend une liberté d'esprit que je n'avais plus depuis longtemps.

Google

Je t'ai dit, je crois, que madame de Kérangoat vient chaque jour, vers deux heures, à la Haie-au-Loup, pour prendre des nouvelles de mademoiselle d'Elleven ; c'est presque le seul moment de la journée où M. de Landisac quitte sa tante : encore semble-t-il s'éloigner à regret. Ordinairement je fais une courte promenade dans la matinée, afin de reprendre ma place près de mademoiselle d'Elleven au moment où M. de Landisac la quitte. Il y a quelques jours, je m'étais écartée un peu plus que d'habitude, et je rentrais d'un bon pas, craignant d'être en retard. En passant près du salon, j'entendis qu'on parlait :

— Qui donc est là? demandai-je à Pierre, que je rencontrai dans l'antichambre.

— Madame de Kérangoat, mademoiselle.

— Comment cela se fait-il? Je suis rentrée par l'avenue, et je n'ai pas vu sa voiture.

— C'est qu'elle est venue à pied par le petit bois ; la voiture est restée au carrefour, en bas, près du ruisseau.

Je ne sais ce que cette réponse avait de difficile pour Pierre, mais les mots semblaient littéralement l'étrangler, et sa figure exprimait des sensations si compliquées, si inexplicables, que je le regardai quelques instants avec stupeur. Il clignait les yeux, remuait la bouche, hochait la tête, jetait des regards malicieux du côté du petit bois, puis les ramenait vers le salon, où se trouvaient madame de Kérangoat et M. de Landisac ; mais, comme Pierre ne parle guère qu'à la façon des oracles, je n'attachai à toute cette pantomime qu'une importance médiocre, et je montai près de mademoiselle d'Elleven. Peu d'instants après, j'entendis partir madame de Kérangoat. M. de Landisac lui proposa de l'accompagner jusqu'à

sa voiture, mais elle refusa, et, comme il insistait, elle mit dans son refus une vivacité qui me frappa.

Le lendemain madame de Kérangoat arriva par l'avenue. Pendant qu'elle était là, mademoiselle d'Elleven m'ayant demandé de lui faire une lecture, je descendis pour chercher un livre qui se trouvait dans la bibliothèque du salon ; mais, après réflexion, je préférai le faire prendre par l'un des domestiques, de peur de troubler par ma présence l'entrevue des deux fiancés. J'ouvris donc la porte de l'antichambre qui mène aux cuisines, et je me trouvai justement en face de Pierre, qui rentrait en courant, rouge, et la bouche ouverte jusqu'aux oreilles. — Il y est !... Il monte la garde là-bas... pendant que... — Il s'arrêta en me voyant, et sa figure recommença l'étrange pantomime de la veille.

— Qu'y a-t-il donc ? dis-je impatientée en me tournant vers Marie-Josèphe.

— Oh ! mademoiselle, répondit-elle, avec l'inimitable accent du pays, il y a qu'elle n'aime pas à se promener seule, cette dame!... Elle va avec ses *connaissances*... ça vaut mieux.

Je donnai mes ordres à Pierre sans répondre, car, malgré l'apparente bonhomie des paroles, je ne pouvais me méprendre à la malignité de l'intention.

Maintenant écoute ceci, Walter, et conseille-moi.

J'étais sortie ce matin pour ma promenade accoutumée, et j'avais pris le sentier qui descend à gauche vers le ruisseau ; le soleil était si ardent sur cette roche exposée au midi, que le granit brûlait mes pieds : aussi je me suis vite enfoncée dans le bois qui termine de ce côté la propriété de M. de Landisac. Le si-

lence était profond, l'ombre épaisse, et je me suis assise sur un rocher couvert de mousse, au bord du ruisseau. Tout autour, les herbes froissées, les menues branches écartées, prouvaient qu'il était venu là récemment quelqu'un. Cela n'avait rien qui pût m'inquiéter ou me surprendre, et je jouissais sans arrière-pensée de la fraîcheur délicieuse qui s'exhalait du ruisseau, quand mes regards sont tombés par hasard sur un petit objet mince et blanc, à demi caché sous la gerbe d'un genêt ; c'était un papier plié en quatre, froissé, défraîchi, un peu humide à l'intérieur, comme si la rosée l'avait pénétré et eût fait adhérer les feuillets. Je l'ai ouvert et retourné en tous sens : il n'y avait ni adresse ni signature, mais quelques lignes seulement d'une écriture que je n'ai pas reconnue tout d'abord. Voici ce que contenait ce billet :

« Vos jalousies me rendront folle ; si vous

doutez de moi, c'est que vous ne m'aimez plus. Ayez donc la franchise d'en convenir. Je préfère tout à cette humiliante surveillance que vous faites peser sur moi. Je suis lasse de vos menaces. »

Ceci était écrit d'une main fiévreuse, irrégulière, comme emportée par un premier mouvement d'indignation. Un peu plus bas, la même main, plus calme, peut-être repentante, avait ajouté quelques mots :

« Pourquoi nous rendre malheureux ? Je vous aime comme par le passé, et mes visites là-bas, dont vous vous inquiétez si fort, sont toutes de convenance et de bon voisinage. »

De qui était cette lettre ? Je l'ai vite deviné. Je reconnaissais d'ailleurs, malgré l'émotion qui la défigurait, l'écriture un peu grosse et maladroite qu'on est si surpris de rencontrer chez une femme élégante ; mais à qui la lettre

était-elle adressée? Voilà ce que j'ignorais. Quel était ce mystérieux interlocuteur dont la-alousie est si tyrannique, qu'on aime comme par le passé et que les visites de chaque jour à la Haie-au-Loup rendent si malheureux?

Ah! si je voulais la perdre, comme il me serait aisé de mettre ce billet accusateur sous les yeux de M. de Landisac! Je me demande quelquefois si, par égard pour lui, je ne devrais pas l'avertir?... Mais je serais trop heureuse, et je me défie d'un devoir si bien d'accord avec mes secrets désirs.

## GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, septembre.

Il y a quelques jours, je vis Flamen qui froissait vivement à mon approche une lettre dans sa main. Elle était assise près de la fenêtre, appuyée sur une petite table, et à travers les stores baissés le soleil jetait une poussière sur ses cheveux. — Encore un mystère ! dis-je en souriant ; puis, la voyant rougir : — Rassurez-vous, je ne suis plus curieux, vous m'avez corrigé.

qui êtes jeune, qui commencez à vivre, qui pouvez exiger beaucoup de l'avenir; mais moi, je suis vieux, mademoiselle : j'ai des cheveux blancs, bien que vous en puissiez douter. J'ai passé ma jeunesse à courir après le bonheur... sans beaucoup de scrupule... J'ai perdu à cette poursuite mes belles années, ces années dont la beauté ne nous frappe qu'au déclin et dont l'inutilité est le remords de nos derniers jours. Me voilà rentré au logis seul, triste, sans beaucoup d'estime pour mes semblables, mécontent de moi, n'espérant pas grande joie en ce monde, bien convaincu au contraire que je ne serai pas heureux et qu'après tout je n'ai pas mérité de l'être.

— Et dans ce désenchantement de toutes choses, qu'attendez-vous donc de la femme que vous avez choisie?

— Un peu d'amitié et beaucoup d'indulgence.

— Voilà tout? Vous êtes un sage, monsieur.

— Dites un malheureux, Flamen... Ah! si j'avais rencontré, quand il était temps encore, la femme que j'avais rêvée!... mais se fait-on aimer des anges? Si parfois il s'en trouve un égaré près de nous, il détourne la tête et ne veut pas nous comprendre... Que regardez-vous là-bas, Flamen? vous ne m'écoutez plus.

— Je pense à votre prochain mariage... Vous demandez si peu qu'en vérité on ne pourra vous donner moins... Me voici rassurée.

— Étiez-vous donc inquiète pour moi?

— Oh! curieuse, voilà tout.

Si elle m'aimait, Albert, aucun obstacle ne m'arrêterait, ni le passé, ni l'avenir, ni ma parole donnée, ni la colère ou les pleurs de Lucie... Quand je pense qu'elle aimera un jour, que ses yeux se baisseront sous un regard moins épris que le mien, je souhaite d'être

mort; mais la mort même ne m'apaiserait pas.

Je me suis avancé ce soir jusqu'au seuil de sa chambre, qui communique, je te l'ai dit, avec celle de ma tante. La porte était ouverte, et comme je tenais à la main un livre qu'elle m'avait demandé, elle m'a fait signe d'entrer en me recommandant du geste le silence de peur de troubler l'assoupissement de la malade. Elle était à son bureau et terminait une lettre; je me suis assis près d'elle, tout près aussi de son petit lit d'enfant; en me penchant un peu, mes cheveux effleuraient la mousseline des rideaux. Sauf Flamen, que la lumière de la lampe éclairait en plein, toute la chambre était enveloppée d'un demi-jour pâle et recueilli. Elle donne aux lieux qu'elle habite une élégance, un charme qui ne tiennent pas à la beauté des objets, mais à l'harmonie générale qu'elle crée autour d'elle. Je la regardais, et

j'étais heureux. Aucun bruit dans la chambre voisine, sauf le froissement des grains du chapelet que la garde-malade roulait entre ses doigts. Mes pensées peu à peu ont glissé de pente en pente jusqu'aux rêves les plus audacieux. Elle ne se doutait pas de l'espèce d'ivresse où me plongeaient sa présence et l'atmosphère *troublante* de cette chambre virginale. Quand sa lettre a été achevée, elle s'est levée, et j'ai saisi sa main ; je l'ai attirée vers moi, en sorte qu'elle s'est involontairement penchée. — Que voulez-vous? a-t-elle dit tout bas : — Flamen, vous n'auriez pas dû me laisser entrer ici. — Elle s'est redressée, et ses yeux semblaient dire : Quel mal faisons-nous? — Vous avez eu tort, ai-je repris toujours à voix basse... Vous êtes si jeune, si belle!... Moi, je ne suis pas encore un vieillard, songez-y. Vous ne pensez donc à rien, cruelle et froide enfant! Le

cœur d'un homme n'est pas de marbre pourtant comme le vôtre. Il se trouble, il s'égare...

— Si vous savez cela, pourquoi donc êtes-vous entré? Pourquoi me tendre des piéges? Je vis sans arrière-pensée, sans défiance. Je n'ai d'autre souci que d'aimer et de soigner jusqu'à la fin cette pauvre femme qui nous est chère à tous deux : notre commun dévouement devrait il me semble, créer entre nous une estime trop haute pour s'abaisser à des précautions ou à des embûches. Et cependant vous cherchez à me surprendre, vous me reprochez jusqu'à ma sécurité sous votre toit, jusqu'à la confiance que je vous témoigne. Pourquoi? que vous ai-je fait?

— Ne me le demandez pas... ai-je dit en approchant sa main de mes lèvres. J'étais presque à ses genoux.

Elle a retiré sa main et s'est enfuie.

WALTER A FLAMEN

Paris, octobre.

On a beau être savant, distrait, inhabile à vivre, on a un cœur pourtant, et ce cœur aide à comprendre celui des autres. J'ai fait, ma chère enfant, une belle découverte, sans le secours d'aucun dictionnaire ou manuel. Cette découverte triomphante, devant laquelle je m'incline et où m'a conduit le simple raisonnement, c'est que le comte Guillaume de Landisac est éperdument amoureux de ma chère

Flamen, que celle-ci n'en est pas fâchée, — tout au contraire, — et que, l'unique obstacle au bonheur de ces deux intéressantes personnes étant madame X..., dont l'indignité me semble évidente, il arrivera fatalement, nécessairement, selon la loi des probabilités et de la logique, que la dame en question se trahira elle-même et que ma petite amie épousera l'homme de son choix. Oh! je ne te dirai pas que c'est celui-là même que j'avais rêvé; mais on ne choisit pas son voleur, on le subit, et après tout, si le trésor se trouve en bonnes mains, de quoi pourrait se plaindre le vieil avare?...

Allons, mademoiselle, si vous aimez Guillaume, dites-le, et, ma foi, mariez-vous... Ne crains pas de m'affliger, va, mon enfant. Je me suis imposé, comme pénitence de mes folies *in extremis,* d'avoir toujours devant moi

un miroir où je contemple à loisir le beau Cupidon que je fais ; c'est un vœu dont je ne me relèverai que le jour de ton mariage. Rends-moi donc le service de te hâter, car ce miroir m'inspire des réflexions bien désobligeantes...

Aussitôt que vous serez heureux, je partirai pour l'Asie-Mineure, où plusieurs de mes confrères et amis m'attendent déjà : ce sera une sorte de conclave laïque d'une importance prodigieuse ; je n'y puis manquer. A mon retour, je me fixerai près de vous, et j'élèverai paisiblement vos enfants, — pourvu toutefois que ce ne soient pas des filles, — car décidément je ne veux plus élever que des garçons.

Digitized by Google

## FLAMEN A WALTER

La Haie-au-Loup, octobre.

Je reçois à l'instant ta lettre, Walter; elle est sur les blessures de mon âme comme un fer rouge sur une plaie; ta joie, ta confiance, chaque mot de cette lettre m'arrachent un cri de douleur!... Hélas! oui, j'aime Guillaume, et je ne voulais pas le croire. Il à fallu la main d'une ennemie pour déchirer le voile que j'épaississais sur mes yeux. Maintenant je sais... et je pleure! Mon malheur est sans remède, va, je

ne m'exagère rien. C'est madame de Kérangoat qui m'a frappée, et elle a la main sûre.

Quand elle est arrivée tantôt, notre chère malade reposait dans une de ces longues somnolences qui seules font trêve à ses souffrances; elle s'était assoupie en serrant dans sa main celle de son neveu, et celui-ci, n'osant remuer, m'a priée de descendre près de madame de Kérangoat afin de lui faire prendre patience. Quoique je mette depuis longtemps tous mes soins à éviter cette jeune femme hautaine, je n'ai pu cependant refuser le service qui m'était demandé.

Au moment où j'ouvrais la porte du salon, madame de Kérangoat s'est avancée vers moi avec une précipitation si tendre que je me suis sentie rougir. A ma vue, du reste, elle s'est arrêtée avec un embarras égal au mien. Cette méprise, cet élan vif, qui ne m'était pas des-

tiné et dont j'avais été témoin, lui ont causé un violent dépit, et sa physionomie mobile l'a exprimé avec tant de vivacité que je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, je le vois, ai-je dit.

— Non, en vérité, m'a-t-elle répondu sèchement, et, pour dire toute ma pensée, je préférerais pour vous que vous ne fussiez plus ici, mademoiselle.

— Puis-je savoir ce qui vous inspire ce regret?...

— Oh! mon Dieu, mademoiselle, vous êtes d'âge encore à recevoir des avis, et je ne vois pas pourquoi je vous cacherais ce que tout le monde dit et pense : c'est qu'il y a pour une jeune fille des inconvénients graves à demeurer si longtemps seule avec un homme de la tournure de M. de Landisac, car vous n'imagi-

nez pas, je suppose, que mademoiselle d'Elleven, dans l'état où elle se trouve, puisse faire illusion à personne. Il est trop clair qu'elle ne peut exercer ici aucune espèce de surveillance.

— Voilà des choses auxquelles je n'ai pas pensé, je l'avoue;... mais je suis utile ici, je le sais, et je m'inquiète peu des inconvénients qui peuvent en résulter pour moi... Prouver à ceux qui m'entourent ma reconnaissance, mon affection, voilà tout ce que je désire, et j'y consacre mes forces, ma volonté, tout mon cœur.

Elle a beaucoup rougi. — Ce n'est pas trop maladroit vraiment pour une ingénue.

— Vous cherchez à m'offenser, madame, ai-je dit avec un peu d'émotion; mais voyez ma maladresse: je ne puis préciser ni ce qui vous irrite ni ce qui me blesse... Ayez donc l'obligeance de m'éclairer de votre expérience, qui

me semble fort exercée sur toute sorte de sujets.

— Mon expérience m'a appris ce que n'ignore pas votre naïveté, mademoiselle : c'est qu'après tout, et pour dire clairement les choses, M. de Landisac ne serait pas pour vous un trop mauvais parti...

— C'est-à-dire que, selon vous, je manœuvre en vue de me faire épouser?...

— Avouez que ce ne serait pas trop mal manœuvrer, a-t-elle dit en riant amèrement. — Prenez garde cependant, M. de Landisac est homme après tout, il pourrait bien finir par être sensible à vos avances,... mais pas assez pour vous donner son nom, songez-y... Les hommes de notre temps et de notre pays n'épousent pas les héroïnes de roman.

La colère bouillonnait en moi, une colère telle que je n'en avais jamais éprouvé de pareille;

Digitized by Google

mon sang refluait au cœur, et mes lèvres tremblaient. — Madame, dis-je d'une voix sourde, vous vous oubliez !... M'outrager est indigne de vous!...

— Eh! mais, vous le prenez sur un ton bien haut; aurais-je touché le point sensible?

— Vous avez touché à mon honneur, madame, c'est ce que je ne permets pas...

Elle éclata de rire. — Voilà un bien grand mot et bien vide de sens,... l'honneur de mademoiselle Flamen !... On n'a pas à le défendre, mademoiselle, quand on ne l'expose pas... Mais assez de phrases et de drame! J'y suis d'ailleurs fort indifférente, je vous en préviens... Ce qui me touche davantage, ce qu'à mon tour je ne permets pas, c'est que vous menaciez mon bonheur!... Je saurai le défendre et vous démasquer. Oui, vous aimez Guillaume, je le sais, s'écria-t-elle avec emportement; vous avez

beau affecter de grands sentiments niais pour couvrir votre faiblesse, je ne suis pas dupe, moi, et je devine vos secrètes espérances... Tout vous trahit, vos regards, votre voix, la manière dont vous prononcez son nom, votre émotion, votre séjour ici, quand la plus simple prudence aurait dû vous en éloigner... Me prenez-vous pour une enfant?... Mais votre pâleur même vous trahit... Regardez-vous donc! vous êtes plus blanche que votre robe... Qu'est-ce que cela, si ce n'est pas de l'amour!...

— Et pourquoi me l'apprenez-vous? m'écriai-je. Vous êtes bien imprudente, madame... Quoi! j'aime, dites-vous?... et vous espérez que je vais me sacrifier pour vous... pour vous, qui n'avez été envers moi ni bonne ni juste, et qui, à cette heure même, m'offensez cruellement... Je ne vous dois rien, moi, et je ne sais en vérité pourquoi j'immolerais ma vie pour em-

bellir la vôtre... Eh bien! soit, j'aime!....je l'ignorais, et vous me l'avez appris... Maintenant, madame, je peux vous perdre, et je le ferai...

Je tirai en frémissant la lettre, dont le souvenir m'était revenu tout à coup, et qui me semblait une arme légitime et vengeresse... Éclairée violemment sur des sentiments que je voulais me cacher à moi-même, je n'éprouvais ni hésitation ni remords à l'idée de dévoiler cette femme, d'écarter cet insolent obstacle; toutes les pudeurs de mon âme offensée me poussaient à assurer du même coup son châtiment et mon bonheur.

— Que vous désiriez m'écarter, mademoiselle, dit-elle, saisie d'une vague inquiétude, cela ne peut m'étonner;... mais il m'est permis de croire que vous vous exagérez un peu votre influence ici...

Je haussai les épaules, et, dépliant la lettre,

je commençai à lire tout haut les premières phrases. Je ne sais quoi d'effaré et de navrant passa dans son regard ; elle étendit une main brusque pour saisir le papier; mais je le retins.

— Qu'est-ce que cette lettre ? dit-elle d'une voix altérée malgré ses efforts pour paraître calme.

— Une lettre de dépit amoureux, il me semble...

— Et que prétendez-vous faire?... Cette lettre n'est point à moi.

— Oh ! non ;... mais elle est de vous.

— Vous vous trompez... en vérité...

— Nous verrons, madame, tout à l'heure ce qu'en pensera M. de Landisac; je l'entends qui descend...

Une contraction nerveuse agita tous ses traits, et son visage se décomposa. — Cette écriture vraiment, reprit-elle avec un sourire

pénible, ressemble un peu à la mienne ; ce serait à s'y méprendre... Guillaume lui-même...

Elle essaya de nouveau de saisir la lettre, mais je la retirai avec un froid sourire. Le pas de Guillaume retentissait dans l'antichambre ; il s'arrêta à la porte.

— N'avez-vous pas de pitié? murmura-t-elle enfin vaincue, en joignant les mains par un geste désespéré.

— Non, répondis-je. Elle s'affaissa toute défaillante; mais, comme M. de Landisac entrait, elle se redressa tout à coup et me jeta un regard d'inexprimable défi :

— Guillaume, dit-elle en s'avançant vers lui avec une aisance dont je restai confondue, je témoignais tout à l'heure à mademoiselle Flamen mon étonnement de la trouver encore ici; vraiment, mon ami, nous abusons de son dévouement. Cette maison si triste en ce mo-

ment, le spectacle affligeant d'une maladie incurable... c'est une existence bien austère pour une personne si jeune...

M. de Landisac la regardait tout surpris de cet hommage inattendu.

— Madame, dis-je, ne prenez pas tant de peine pour me louer, c'est inutile, et ma résolution...

— Ah ! reprit-elle avec une sorte d'enjouement fébrile, vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense. Il y a assez longtemps que je me contiens... Croyez-vous, Guillaume, quand mademoiselle Flamen laisse seul son vieil ami, le docteur Marsham, qui l'a si passionnément aimée, quand elle le sait errant de ville en ville, d'exil en exil, courbé sous le poids d'une vieillesse prématurée et de regrets inconsolables, quand, au lieu de courir vers lui, comme son cœur le lui conseille sans doute,

elle reste ici... pour vous... pour nous, veux-je dire, croyez-vous qu'elle ne nous fasse pas là un sacrifice... que nous n'estimons pas à tout son prix?

— Madame!...

— Laissez-moi donc vous rendre justice entièrement, mademoiselle. Je suis sûre que la pensée du vieux docteur a plus d'une fois troublé votre tranquillité ici... Vous savez si bien ce que *vous êtes* pour lui!... Il vous a surabondamment prouvé sa tendresse, et bien qu'à vrai dire une si charmante personne ne puisse en conscience être tenue de rester toujours fidèle à un amant de cet âge...

— Vous calomniez Walter et moi-même, madame, m'écriai-je avec force. Il a été mon ami, mon père!

— Lucie, songez-vous à ce que vous dites?...

— Mon Dieu ! Guy, je n'avais aucune mauvaise intention. Le docteur Walter a été le père de mademoiselle Flamen, je le veux bien, mais un père qui voulait l'épouser pourtant, et qui peut-être en avait le droit... N'est-ce pas là, mademoiselle, ce qui vous a décidée à le quitter, à vous enfuir ?

Il y avait dans ses paroles un si habile mélange de vérité et de mensonge que je n'ai su que répondre.

— Vous vous étonnez de me trouver si bien instruite ; mais je m'intéresse à vous depuis longtemps déjà, mademoiselle, et je vous connais assez pour affirmer que votre vieille affection pour Walter Marsham lui aurait obtenu plus tôt le pardon de ses torts, — et quels torts après tout ? aimer plus qu'on ne l'aime, — si un sentiment nouveau...

Guillaume, qui s'appuyait tout pâle contre un meuble, a relevé brusquement la tête.

— N'ajoutez pas un mot! m'écriai-je, oubliant tout pour protéger mon amour, car je sentais qu'elle allait lui porter malheur.

— Au fait, ma chère belle, reprit-elle, il vaut mieux que vous fassiez vous-même votre déclaration. Guillaume, demandez à mademoiselle Flamen le nom de l'heureux rival du docteur.

— Qui donc serait assez hardi pour disputer à Walter Marsham un cœur qui lui appartient? a-t-il dit amèrement.

— Vous avez raison, m'écriai-je, puisant du courage dans l'excès de ma souffrance. Comparés à lui, tous les autres sont ingrats et lâches... Si Walter voyait celle qu'il aime accusée, raillée, outragée devant lui, il donnerait pour la défendre, pour attester son innocence,

jusqu'à la dernière goutte du sang de ses veines et jusqu'au dernier souffle de sa vie !

— C'est un bon procédé que tout homme d'honneur doit à la femme qu'il a compromise.

— Lucie, s'est écrié Guillaume avec le frémissement d'une colère qui se contenait à peine, Flamen est ici chez moi, et je ne souffrirai pas qu'on l'en fasse repentir.

— Oh ! oh !... Vous vous animez... Êtes-vous donc si intéressé à l'innocence de mademoiselle? Vous verrez que tout à l'heure ce sera moi qui serai obligée de me défendre !...

Je ne répondis à son insulte qu'en dépliant la lettre que je froissais dans mes mains crispées.

Elle m'a regardée avec un air d'audace et de désespoir qui semblait dire : Je sais bien que je suis perdue, du moins je ne le serai pas seule... J'ai jeté dans l'âme de Guillaume des

soupçons que tous tes efforts ne déracineront pas. — Je lisais cela aussi clairement que si elle eût parlé, et je me suis arrêtée malgré moi à contempler ce visage d'une grâce si séduisante d'ordinaire et défiguré en ce moment par la haine. J'ai été saisie d'horreur... pour elle, d'abord, et aussi pour ce que j'allais faire : lui ressembler, agir en quelque sorte comme elle, nous arracher le cœur de Guillaume comme deux vautours qui se disputent une proie!... Ah! Dieu du ciel, l'âme de Flamen, tu l'as faite trop haute pour qu'elle s'avilisse ainsi!... Dans un éclair de la pensée, j'ai senti qu'il me serait mille fois plus aisé de mourir de douleur que de vivre avec un tel mépris pour moi-même.

Étonné de mon brusque silence, Guillaume m'interrogeait du regard. Je tenais la lettre ouverte dans mes mains, et, malgré toute son

énergie, le front de ma hautaine ennemie pâlissait sous l'angoisse.

— J'ai surpris, il y a quelques jours, dis-je lentement en m'adressant à Guillaume, deux... imprudents qui braconnaient sur vos terres. Ils mériteraient d'être châtiés ; mais, à vrai dire, je me sens peu de courage pour faire des malheureux, et je cède ce rôle à madame, qui s'y entend à merveille.

Elle saisit la lettre que je lui tendais et la mit en mille morceaux.

Que je suis triste, Walter ! J'ai fait pourtant ce que je devais faire, strictement, et rien de plus. Quel droit avais-je de condamner cette femme? Mais il n'est pas vrai que les victoires de la conscience suffisent à rendre heureux ; on n'y trouve même pas la paix, et le cœur se déchire dans l'ombre. Ceux qui accomplissent bravement leur devoir ne sont pas, crois-moi,

des épicuriens raffinés, savourant à l'écart un plaisir exquis et rare, comme l'assurent certaines gens qui sans doute en parlent par ouï-dire. Je sais, moi, comme on souffre, comme on lutte, comme on faiblit, comme on se relève pour retomber encore. Dis-moi donc au nom de quel principe, de quel impérieux idéal, l'âme se soumet à cette torture et prend plaisir à voir couler son sang! Qui lui en saura gré? qu'attend-elle? sera-t-elle consolée un jour? A-t-elle une autre fin que son propre bonheur ici-bas? Ces victoires si chèrement achetées ne sont-elles que l'œuvre de la superstition ou du délire, ou bien sont-elles au contraire la rançon de notre âme? J'ai besoin d'espérer, de me rattacher à quelque chose au delà de cette vie, qui ne sera plus pour moi que le deuil du bonheur entrevu. — Walter, comprends-tu ma douleur? Guillaume m'aime,

et il doute de moi. Pendant ces longs mois que j'ai passés ici, sous ses yeux, je n'ai pas su lui inspirer assez de foi pour qu'il ait méprisé les accusations de cette femme.

Ce soir, je pleurais, et lui, désespéré, il s'est mis à mes pieds, m'a juré qu'il m'aimait, qu'il n'aimait que moi, que toute parole de moi lui était sacrée, qu'il n'aurait à l'avenir ni crainte ni défiance. Il parlait avec une conviction si sincère, avec un repentir si tendre, il avait des paroles enflammées qui trouvaient si sûrement le chemin de mon cœur, que, désarmée, attendrie, heureuse de me laisser abuser, je lui ai tendu la main; j'ai repoussé toutes les pensées attristantes pour l'écouter, pour l'entendre parler de son amour, pour le croire et goûter dans cet instant rapide une félicité vraiment divine. Ah! Walter, qu'il est beau le bonheur qu'on donne! de quelle joie céleste,

de quel orgueil on est saisie quand le regard de celui qu'on aime, chargé de prière et d'amour, semble dire : « Tout en toi, pour toi et par toi ! » Je m'oubliais à voir Guillaume heureux, et lui, m'entourant de ses bras, il m'a attirée vers lui.

— Walter vous aimait-il autant? a-t-il murmuré tout bas.

Je l'ai repoussé avec égarement...

Ah! je lui pardonne à ce pauvre cœur rongé par le doute et qui se flatte de guérir d'un mal qui ne guérit pas. Comment lui en voudrais-je de souffrir? Ne l'ai-je pas vu pleurer tout à l'heure? Ne l'ai-je pas vu pâlir tantôt, quand cette femme m'accusait? J'ai pitié de lui, car je sais qu'il m'aime; mais, Walter, il doute de moi. Cette femme a calomnié notre vie laborieuse et pure. Comment le désabuser? Que lui dire? Ne sait-il pas

toute la vérité d'ailleurs? S'il ne croit pas à mon innocence, comment croira-t-il à ma parole? Quelles autres preuves donner qui puissent le convaincre? Je ne me sens pas de courage contre le doute; quoi que je fasse, il y aura toujours dans ma vie passée des ombres d'où surgiraient à toute heure de nouveaux fantômes. Son amour et mes forces s'épuiseraient à lutter contre eux. Voir le regard de Guillaume, ce regard qui me contemplait tout à l'heure éperdu d'amour, le voir se glisser, méfiant et glacé, jusqu'au fond de ma conscience! — Non, attends-moi à Paris et prépare notre départ. Encore quelques jours, quelques heures peut-être, et j'irai te rejoindre; nous partirons ensemble, nous reprendrons notre vie d'autrefois. Et si parfois je pleure au souvenir de ce beau rêve si tôt évanoui, tu me pardonneras, tu ne t'offenseras pas de mes regrets;

tu me soigneras doucement comme un oiseau blessé, dont on n'ose du doigt effleurer la blessure.

Quelles femmes a-t-il donc connues pour qu'il ne puisse croire à la pureté, à l'innocence de celle qu'il aime?

FLAMEN A WALTER

La Haie-au-Loup, novembre.

Notre pauvre malade s'affaiblit à vue d'œil; il ne nous reste plus d'espoir; le souffle haletant qui dessèche ses lèvres pâles trahit l'effort suprême d'une vie épuisée.

Elle a eu ce matin un long évanouissement; j'ai cru que c'était la mort. Quand elle est revenue à elle, la mourante a vu mes larmes. — Pourquoi pleurer! m'a-t-elle dit doucement.



Digitized by Google

Est-ce donc si triste de partir? Bien d'autres m'ont devancée, que je vais réjoindre. Je sais où je vais, mon enfant; je connais celui qui m'appelle. Que de fois je l'ai suivi par la pensée dans les sentiers poudreux de la Galilée, où les femmes et les enfants se pressaient sur ses pas! Est-ce donc si triste d'aller à lui? Il y a des instants, — les malades savent cela, — où l'âme, presque dégagée de la terre, palpite sous un souffle inconnu et a comme une vue rapide de ce qui va venir... Crois-moi, ce n'est pas l'horreur d'une nuit éternelle qu'elle entrevoit dans sa courte vision, c'est une aurore, — l'aurore d'une vie nouvelle.

Elle s'est absorbée peu à peu dans une sorte de sommeil agité. Pendant qu'elle dort, nous suivons sur son visage qui s'amincit et s'affaisse le progrès de la mort; nous n'osons parler, c'est à peine si nous osons respirer, de

peur d'abréger en l'agitant cette vie qui ne se mesure plus que par des secondes. Ah! Walter, la mort apprend à vivre, et la douleur est sœur de la foi. Ne me plains pas : je souffre, mais je crois.

Digitized by Google

Quatre heures du matin.

Elle s'est réveillée et a demandé de l'air. On a ouvert aussitôt les fenêtres et les rideaux. Elle a souri. — Avez-vous pensé, mon enfant, à envoyer un petit secours à la pauvre Madeleine qui est en couches? — Et quand je lui ai assuré que cette femme ne manquait de rien :

— Vous, mon Guillaume, a-t-elle dit tandis que ses mains défaillantes cherchaient vaguement sur les couvertures celles de son neveu, qui s'était penché vers elle, je vous bénis, mon cher enfant, cela vous portera bonheur. —

Elle s'est alors tournée vers moi : — Petite Flamen, je vous ai connue tard, mais je vous ai bien aimée !...

Ses yeux se sont levés vers le ciel, et ils ne regarderont plus la terre.

Google

GUILLAUME A ALBERT

La Haie-au-Loup, novembre.

Ma pauvre tante a cessé de vivre hier matin, mon ami; elle s'est éteinte sans souffrance, grâce à Dieu, qui nous a épargné l'horreur de l'agonie. Maintenant que tout est fini, je me sens brisé, et à cette lassitude facile à comprendre s'ajoute un trouble d'âme que je ne puis te cacher. Je rougis de mêler à mon deuil les faiblesses de mon cœur; il y a là une sorte d'impiété dont les remords ne me préservent

pas, tant il est vrai que dans les épreuves de la vie l'homme demeure tout entier avec ses passions, ses espérances et ses misères.

Je viens de passer la nuit de veillée funèbre près de la pauvre morte; il m'eût semblé cruel de livrer cette chère dépouille à l'indifférence de quelques mercenaires. Je suis donc resté seul dans cette chambre, et j'ai longuement contemplé ce visage transfiguré par l'austère majesté de la mort. Des cierges allumés l'entouraient, mais les vifs rayons de la lune, pénétrant à travers les croisées, faisaient pâlir la clarté des cierges et celle de la lampe voilée près de laquelle j'étais assis. J'avais pris un vieux volume de Pascal, et je m'efforçais de lire. Soit lassitude physique après cette longue maladie, soit défaillance de l'esprit produite par des inquiétudes de toute sorte et mes luttes vaines contre une passion absorbante, je ne

pouvais trouver aucun sens aux mots qui passaient devant mes yeux ; les caractères mêmes semblaient s'agiter et glisser d'une ligne à l'autre. Après d'inutiles efforts pour dominer cette espèce de vertige, j'ai pris le parti de fermer le livre, et j'ai essayé de me rappeler quelques-unes des prières de ma jeunesse ; mais ma mémoire confuse ne me les fournissait que par lambeaux. Il m'a semblé revoir ma mère dans l'attitude souffrante et recueillie qui lui était habituelle, alors qu'elle me faisait réciter avec elle ces prières maintenant oubliées. Tous les souvenirs de mon enfance se sont dressés à la fois : mon père, ma petite cousine Berthe, la pureté radieuse de mes jeunes années, la foi, l'enthousiasme, les premiers soupirs d'un cœur qui s'éveille, les luttes généreuses, les joies de la conscience après qu'elle a bien combattu, jusqu'à l'heure où j'avais... mais quand donc

avais-je cessé de croire? quand la prière s'était-elle éteinte sur mes lèvres?... J'ai revu dans l'éclat d'une fête le regard brûlant de volupté qui me jeta éperdu dans l'ivresse des amours profanes. J'ai fait, Albert, en peu d'instants une de ces revues impitoyables comme il s'en rencontre peu dans la vie d'un homme, et, tu peux le croire, je me suis jugé sans faiblesse. Bientôt pourtant mes idées sont devenues lourdes et confuses, ma méditation s'est changée en une rêverie pénible, où d'informes ébauches de la pensée, des figures incomplètes et vagues tournoyaient sans s'arrêter. En même temps un affaissement étrange s'emparait de moi, mes membres pesants, inertes, refusaient d'agir. Je ne dormais pas cependant, car je me rappelle que je regardais fixement la lumière vacillante d'un des cierges qui brûlait avec de petits pétillements qui seuls troublaient le silence so-

lennel. Par moments aussi, une grosse mouche noire prenait lourdement son vol, et je suivais d'un regard machinal les grands cercles qu'elle décrivait avec un bourdonnement métallique et qui peu à peu se rétrécissaient autour des cierges. Elle finissait par s'y heurter brusquement, et s'arrêtait haletante pour repartir l'instant d'après. Je me rappelle l'irritation que me causaient cette turbulence obstinée et l'impossibilité de remuer seulement la main pour l'écarter quand elle passait près de moi.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais plongé dans cette torpeur qui ne me causait d'ailleurs aucune souffrance; c'était une impuissance d'agir, un repos excessif, dont je m'étonnais plus que je n'en étais effrayé, lorsqu'un soupir m'a fait tressaillir; j'ai essayé de soulever ma tête alourdie, mais je n'ai pu y réussir, et bientôt une blanche figure a passé

près de moi et s'est penchée sur le lit funèbre : je l'ai plutôt encore devinée que reconnue. Elle pleurait; des sanglots étouffés agitaient sa poitrine, et j'aurais voulu l'appeler par son nom, mais je ne pouvais ni agir ni parler. Elle s'est bientôt tournée de mon côté, et, marchant à pas légers, elle s'est arrêtée devant moi : j'avais fermé les yeux, mais en soulevant à demi les paupières, je voyais dans les plis de sa robe blanche sa main languissamment allongée, et qui semblait diaphane sous les rayons de la lune. Elle a prolongé quelque temps cette contemplation muette, dont la douceur me pénétrait comme une flamme, puis elle s'est penchée; j'ai senti son souffle léger dans mes cheveux, et, — Albert! — elle a posé ses lèvres doucement sur mon front en murmurant ces mots que j'ai distinctement entendus au milieu de ses larmes : Guillaume, pourquoi as-tu douté

de moi? J'ai voulu la prendre dans mes bras, l'attirer sur mon cœur : tous mes efforts se sont brisés contre l'inertie singulière qui paralysait mes mouvements. Mes yeux seuls, dilatés par l'amour et la douleur, ont pu l'avertir que je l'avais entendue. Elle a disparu aussitôt, sans que le moindre bruit ait trahi sa fuite. La chambre, inondée par un clair de lune d'une sérénité implacable, ne pouvait la cacher dans aucun de ses angles. — Était-ce Flamen ou bien un fantôme? Me suis-je endormi et n'ai-je point rêvé? Mais j'entends encore sa voix bien-aimée qui a murmuré mon nom, je sens encore sur mon front la trace de ses lèvres et ses larmes chaudes. Ce baiser, — le premier, — est-ce la pitié, est-ce l'amour qui le lui a inspiré dans cette nuit consacrée au deuil? Je ne puis me défendre de tristes pressentiments... Je viens de quitter la chambre mortuaire, et je t'écris aux froides

clartés de l'aube; au-dessus de ma tête, j'entends les ouvriers de la dernière heure qui ferment la bière et les coups assourdis du marteau… Il me semble que c'est mon cœur qu'on enferme là.

Même jour, midi.

Je viens de rentrer seul après la triste cérémonie. Où est Flamen ? Je ne l'ai vue ce matin ni à l'église, ni au cimetière... Où peut-elle être ? Je ne puis rester en paix : chaque bruit me fait frissonner ; toute ombre que le vent promène autour de moi suspend les battements de mon cœur.

Dix heures du soir.

Elle est partie, Albert... Ce baiser mouillé de pleurs, c'était un adieu; comment ne l'ai-je pas deviné?... Son cœur, si justement fier, n'a pu se consoler d'être méconnu ; c'est moi-même, misérable fou, qui ai consommé ma ruine... Je maudis ma folie, je me maudis moi-même et ma vie tout entière. Je maudis les femmes que j'ai aimées, puisqu'elles m'ont appris à douter de sa vertu, et plus que toutes les autres celle dont la bouche perfide a fait naître l'odieux soupçon...

Elle est partie... Elle s'est évanouie, sans presque laisser de traces, dans ce même rayon de lune qui me l'avait montrée un soir étendue sur la lande... Elle a emporté mon âme avec elle. Que faire maintenant?... Rester? partir?... Hélas! un secret pressentiment me le dit, je ne la retrouverai pas...

FIN

# TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

Digitized by Google

Digitized by Google